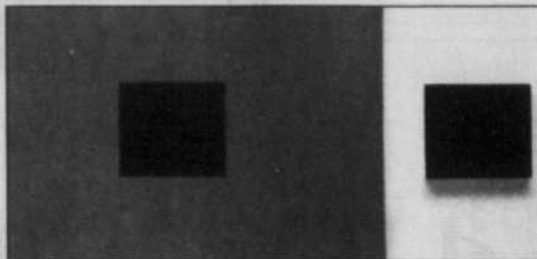


ENTREVUE

La revanche du cancre
Page E 2

ARTS VISUELS

Hommage à Robert Wolfe
Page E 8

◆ LE DEVOIR ◆

CAHIER
E

CULTURE

Une vieille
histoire de famille

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'Espace Go et le Trident coproduisent *Œdipe à Colone*, le dernier texte sur lequel a travaillé Marie Cardinal, dans une mise en scène de Jean-Pierre Ronfard

Piégé toute sa vie durant, Œdipe va mourir, il le sait, les dieux le lui ont dit et son long calvaire va enfin s'achever. Il n'a plus rien à perdre. Le temps est venu de rendre des comptes. Et de faire des choix qui vont avoir d'énormes conséquences politiques. Petite plongée, en compagnie de deux de ses principaux artisans, dans une «tragédie parfaite».

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

C'est presque une histoire de famille. Deux, même. D'un côté, le vieil Œdipe sur la fin de sa vie: aveugle, épuisé, il a marché sur tous les chemins de l'exil guidé par ses filles Antigone et Ismène. Dans le bois sacré de Colone, tout près d'Athènes, le vieil homme accablé, qui cherche un dernier asile, rencontre son fils Polynice qui cherche plutôt son appui dans sa guerre contre son frère... et qui verra son père le maudire avant de mourir de façon dramatique.

De l'autre, Jean-Pierre Ronfard. Ronfard qui continue d'affirmer que la création est le plus important des paris mais qui s'amuse à plonger régulièrement dans l'univers des classiques antiques et qui met ici en scène un texte traduit par Marie Cardinal dans une scénographie de son vieil ami André Acquart avec des comédiens qui avaient participé à son premier «classique grec» québécois, à l'Égrogère, en 1962: Gabriel Gascon et Albert Millaire.

Mais il y a beaucoup plus, bien sûr, dans cet *Œdipe à Colone* de Sophocle qui prend l'affiche de l'Espace Go du 16 septembre au 11 octobre puis du Trident, à Québec, du 4 au 29 novembre... Des personnages extraordinaires au destin tourmenté, un Œdipe multiple plutôt qu'unidimensionnel comme dans les tragédies de l'époque classique. Beaucoup d'émotions aussi. De la soumission au destin, oui, mais de la grandeur. Avec une pointe de violence. Et un texte remarquable qui vous lance au visage des phrases avec lesquelles on reste pendant des jours...

La musique intérieure

Jean-Pierre Ronfard est en grande forme. Cela tient à ce qu'il travaille avec de vieux amis sur un texte magnifique — dont on dit souvent que c'est «le type même de la tragédie parfaite» —, mais aussi au fait qu'il a encore devant lui, au moment de l'entrevue, six grandes «générales» avec costumes, décor et éclairages avant le soir de la première. C'est un luxe qu'un metteur en scène ne peut pas se payer très souvent. En fait, sa marge de manœuvre est tellement grande que Ronfard dit d'entrée de jeu être le seul à blâmer si jamais le spectacle n'est pas bon!

Mais ce n'est pas de cela que nous parlons d'abord. Plutôt du texte. De l'étonnante fluidité du texte de Sophocle traduit par Marie Cardinal — et qui sera bientôt publié chez Dramaturges éditeur. «C'est le dernier travail de Marie Cardinal, explique Ronfard, qui fut son compagnon de vie, on le sait. "Moussia" n'a pas écrit pour le théâtre, mais elle adorait le travail de traduction: elle a traduit Médée et Les Troyennes d'Euripide pour le TNM de même que plusieurs grands textes classiques. Mais elle avait aussi horreur de l'hermétisme au théâtre. Elle disait que le théâtre devait être "populaire", atteindre les gens, les toucher. Rapidement. Parce qu'au théâtre, le temps du spectacle, c'est le temps du jeu; on ne peut pas revenir en arrière, retire un passage. Elle a donc traduit Sophocle dans une langue accessible, moderne, une langue que les acteurs ne peuvent pas rendre en "ronronnant" [...] Je sais aussi qu'elle était très attachée à la pièce parce qu'elle met en scène la vieillesse d'Œdipe, qu'elle fait beaucoup de place au corps du roi déchu et aux disputes de famille qu'elle aimait bien traduire dans ses romans.»

Le metteur en scène parle aussi de la «musique du texte». Il souligne d'abord qu'on ne peut pas rendre la complexité de la rythmique excessivement codée des tragédies grecques où chaque type de personnage et chaque type de situation s'inscrit dans des types de vers possédant chacun leur rythmique propre. Et que, comme Marie Cardinal, il est obsédé par la partie musicale, ou plutôt par la musique intérieure du texte qu'il va chercher à rendre ici sans bandes sonores en utilisant les voix des comédiens. Cette presque partition musicale se traduira aussi en gestes sonores, en soupirs, en claquements de toutes sortes et en petits bruits divers. Mais voilà que nous rejoignons André Acquart et que nous sommes maintenant plantés tous les trois dans le décor...

Un homme de matières

Le scénographe André Acquart dessine des maquettes et des costumes depuis longtemps. Il a travaillé autant pour Vilar et Wilson qu'à l'opéra et un peu partout sur toutes les scènes d'Europe. S'il en est à sa première scénographie au Québec, il était déjà là pour la création des *Nègres* de Jean Genet en 1959 puis pour celle des *Paravents* avec Roger Blin en 1966. Autant Marie Cardinal que Jean-Pierre Ronfard ont joué à ses décors en Algérie alors qu'ils étaient dans la jeune vingtaine. Acquart a été pour eux une sorte d'«évêque».

VOIR PAGE E 2: ŒDIPE

Culture

ENTREVUE

La revanche du cancre

On le verra réciter *Les Contemplations* de Victor Hugo au Monument-National. Il est la vedette du film *Père et fils* de Michel Boujenah, qui sort dans nos salles le 19 septembre. On ne passe pas à côté de Philippe Noiret cet automne.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Philippe Noiret est un homme de spectacle dans la vie comme ailleurs. Son élégance vestimentaire est si multicolore que les badauds se retourneraient sur son passage même sans reconnaître sa tête, tellement il tranche sur la grisaille collective. «Il y a trop de monde qui s'habille triste», dit-il de sa voix inimitable. Il se décrit comme un vieil ours, mais on le voit plutôt comme un original avec un grand panache.

Philippe Noiret est ici pour accompagner le premier long métrage de l'humoriste Michel Boujenah, *Père et fils*, qui se déroule en grande partie au Québec, de Montréal à Charlevoix. Il vient également réciter des poèmes des *Contemplations* de Victor Hugo au Monument-National jusqu'au 21 septembre. Ça lui fait tout drôle d'être au Québec. «L'autre jour, j'ai été présenter *Père et fils* à Sherbrooke avec Marie Tifo, évoque-t-il, et j'avais l'impression d'être quel-

qu'un d'autre. Les gens étaient d'une telle chaleur. Une dame m'a même embrassé la main. Je ne suis pas traité comme un monument, sauf peut-être chez vous et en Italie. Quand on fait partie du paysage depuis 40 ans, en France, le contact est pas mal plus froid. Certains critiques me reprochent là-bas de faire du Noiret, comme si je pouvais faire quelque chose d'autre...»

Le livre d'un mort

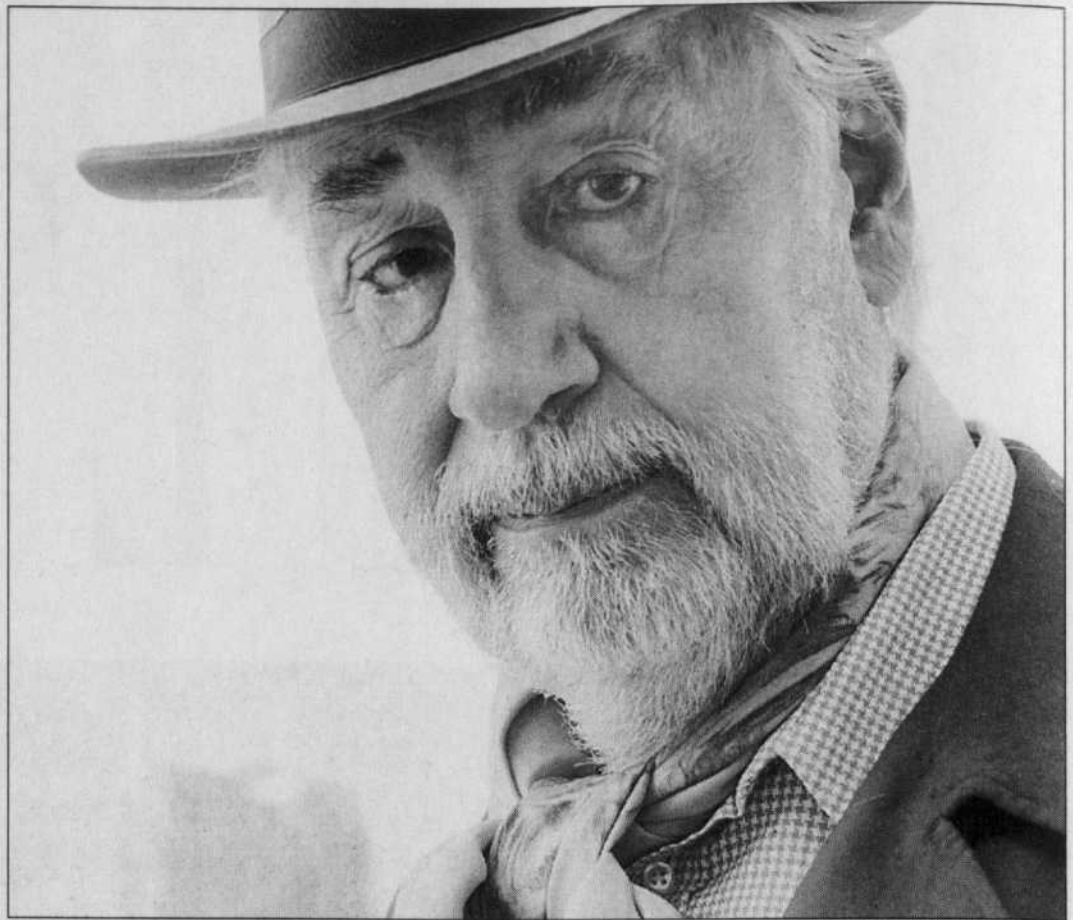
Quand on demande à Philippe Noiret si lire au public des poèmes tirés des *Contemplations* de Victor Hugo constitue la revanche du cancre qu'il fut, il répond: «Un peu, je crois.» Sur les bancs d'école, le grand interprète français, qui s'y ennuyait ferme, ne semblait guère destiné à devenir le passeur de la grande culture qu'on écoute religieusement aujourd'hui. L'encadrement scolaire ne lui convenait pas, mais Hugo, il connaissait tout de même, apprenant *Océano Nox*, *Mon père*, ce héros et autres poèmes par cœur. Ancien cancre, soit, mais grand

lecteur, il a tôt lu *Les Misérables*, *Notre-Dame de Paris*, quelques autres romans du grand homme. «Et puis quand je faisais partie de la troupe de Jean Villard, j'ai joué dans *Ruy Blas*, *Marie Tudor*, etc. J'ai toujours aimé Victor Hugo dans ses excès, dans son génie, ses intuitions, sa générosité.»

En 2002, année du bicentenaire de naissance du monument littéraire qu'est l'auteur des *Misérables*, à l'invitation du Festival de Tours qui lui offrait carte blanche pour une récitation de son choix, Noiret a arrêté son choix sur Hugo et ses *Contemplations*. «Je n'aurais pas pu envisager cet exercice plus jeune, dit-il. L'âge me le permet aujourd'hui. Les *Contemplations* sont un des noyaux de l'œuvre de Hugo, avec des poésies étalées sur une trentaine d'années. On y trouve une unité, une diversité et une progression dramatique.»

Les *Contemplations* de Victor Hugo sont ses mémoires d'outre-tombe. «Ce livre doit être lu comme on lirait le livre d'un mort», prévenait l'écrivain dans sa magnifique introduction que Noiret lira durant le spectacle.

«C'est la première fois en 50 ans que je suis à l'origine d'un projet», précise-t-il. Il ne récite rien, se contente de lire, dans une mise en scène minimaliste: deux chaises, un livre. «Quand on lit, on est moins



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«J'ai toujours aimé Victor Hugo dans ses excès, dans son génie, ses intuitions, sa générosité», confie Philippe Noiret.

VOIR PAGE E 11: NOIRET

ŒDIPE

SUIITE DE LA PAGE E 1

Mais le scénographe est d'abord un homme de textures. «Il aime travailler les matières», dit de lui Ronfard alors que nous descendons rejoindre son vieil ami qui termine une entrevue sur le plateau. Acquart a conçu les costumes et l'impressionnant décor d'*Œdipe à Colone* et c'est une équipe de Québec qui l'a ensuite construit dans les locaux du Trident sous la supervision de son assistante Flore Guillemot. Quand on lui demande comment on en arrive à traduire concrètement un monde si différent du nôtre, si typé, si codé, il répond d'abord par un sourire bienveillant.

«Il y a toujours un élément déclencheur. Ici, c'est l'idée du cheminement qui m'a frappé alors que je lisais le texte. Du parcours d'*Œdipe* et de tous ceux qui sont là et qui viennent le rencontrer. On déménage

beaucoup dans cette pièce: on est à Athènes, à Thèbes, sur un rocher, dans un petit bois... Il fallait que le décor en rende compte. Et une fois que Jean-Pierre m'a dit souhaiter que le lieu même du théâtre fasse partie du spectacle et qu'il ait griffonné sur un bout de papier ses exigences en matière d'entrées et de sorties, j'ai commencé à travailler dans une maquette à l'échelle de la salle de l'Espace Go. A travailler sur un lieu rendant physiquement compte de tous ces parcours, de tous ces cheminement qui viennent se terminer ici autour du vieil Œdipe [...] Il y a les matières aussi qui sont importantes: le bois, les oliviers. Il fallait qu'on sente le bois, qu'il reste visible toujours. Et les mots, les phrases souvent si lumineuses du texte. Bref, j'ai voulu intégrer tout cela dans une sorte de grande sculpture aux dimensions du théâtre.»

Concrètement, cela donne un

immense praticable en bois clair qui occupe toute la scène sur plusieurs niveaux et qui s'accoude au corps de la salle. Avec des éclaircissements de texte en anciens caractères grecs s'éclairant un peu partout sur les planches de bois. Et la présence mystérieuse de grands arbres stylisés en arrière-fond. Une impression de sacré et de mouvement à la fois. De lieu de passage très fréquenté. «Ce mouvement, ce souffle d'air permanent, il est aussi suggéré par les costumes, poursuit André Acquart. Ils amènent, ils définissent le climat, ils suggèrent la mobilité des personnages. Et là-dessus, je veux dire que j'ai fait ici des rencontres très fortes, sans parler du grand plaisir de retrouver Jean-Pierre autour d'un texte traduit par Marie Cardinal. Je pense au choix des tissus pour les costumes, au travail des matières, à la construction du décor aussi; toujours j'ai travaillé avec

une équipe formidable, avec des gens qui ont réussi à apporter leur touche personnelle à mes idées. Je suis très fier de ce que nous avons fait.»

Une douzaine de comédiens viendront eux aussi donner corps au texte de Sophocle; on retrouvera entre autres Nathalie Gascon qui jouera Antigone, François Tassé, Jack Robitaille, Jacques Baril et Pierre-François Legendre. Tout ce beau monde vous convie dès mardi à une séance de lavage de linge sale en famille que vous n'oubliez pas de sitôt...

ŒDIPE À COLONE

Texte de Sophocle traduit par Marie Cardinal. Une coproduction Espace Go-Trident présentée à l'Espace Go du 16 septembre au 11 octobre puis au Trident, à Québec, du 4 au 29 novembre.

ESPACE GO
le Théâtre du Trident
présente

avec la collaboration de
BANQUE LAURENTIENNE

ALBERT MILLAIRE
dans

ŒDIPE à Colone

du 16 septembre
au 11 octobre 2003

de Sophocle

Traduction in dite de MARIE CARDINAL
Mise en scène de JEAN-PIERRE RONFARD
Scénographie et costumes d'ANDRÉ ACQUART

avec la participation
d'air kansai

Théâtre ESPACE GO
4000, boulevard Saint-Laurent
Montréal
www.espacego.com

BILLETTERIE
(514) 845-4890
RÉSEAU ADMISSION
(514) 790-1245

Le Théâtre les gens d'en bas et le Théâtre d'Aujourd'hui présentent

Blue Bayou
la maison de Pétafon

Texte Reynald Robison
Mise en scène Eric Jean assisté de Annie Beaudoin

Trois nominations*
au dernier
Gala des Masques!

«Un spectacle
dont la parole rétive
est parfaitement
domestiquée par
les acteurs, tous
impressionnants
de hargne et
de rythme.»
Jean St-Hilaire, *Le Soleil*

Avec Stéphane Breton
Anne-Sylvie Gosselin
Éric Paulhus*
Paul Savoie

Décor Marc Sénécal*
Costumes Marie-Pierre Fleury
Lumières André Rioux
Musique originale Martin Léon
Coiffures et maquillages Angelo Barsetti
Une création du
Théâtre les gens d'en bas*

Du 9 septembre
au 4 octobre 2003
au Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis (métro Sherbrooke)
Réservations (514) 282-3900

EN COLLABORATION AVEC
Hydro Québec

SALLE
FRED BARRY

Osez FRED!

OSEZ LA CRÉATION
SAISON
2003-2004

Procurez-vous votre
passeport Osez Fred!

Choisissez 4 SPECTACLES pour seulement 72\$
et obtenez-en un 5^e GRATUIT!

OFFRE LIMITÉE

Du 16 septembre au 4 octobre 2003
**Méphisto, le roman
d'une carrière**
d'après Klaus Mann

Du 10 octobre au 22 novembre 2003
Zone
de Marcel Dubé

Du 6 au 24 janvier 2004
**Demain tout
ira mieux**
d'après *Les Trois Sœurs* d'Antoine Tchekhov

Du 3 au 21 février 2004
**Zastrozzi, maître
de discipline**
de George F. Walker

Du 2 au 29 mars 2004
Carnet de damnés
d'après *Une saison en enfer*
d'Arthur Rimbaud

Du 23 mars au 18 avril 2004
**L'Oiseau vert,
commedia dell'arte**
d'après Carlo Goldoni

Du 12 avril au 1^{er} mai 2004
Six mois avant Noël
d'Annie Girard et Amélie Prévost

Du 4 au 14 mai 2004
Les Zurbains 2004
Contes d'étudiants et d'autres
professionnels

Nos partenaires
Conseil des arts
et des lettres
Québec

4353, rue Sainte-Catherine Est
25 Papineau ou Vau, autobus 34
25 Pie IX, autobus 139 Sud

Consultez notre site
www.denise-pelletier.qc.ca

Une pièce de théâtre sur le couple,
conçue et interprétée par un couple.
Une rencontre où le public est partagé entre la fiction et la réalité.
Quand un acteur incarne un personnage sur scène, qui est sur scène ?

Henri & Margaux

Texte, mise en scène et interprétation
Daniel Brière et Evelyn de la Chenelière

Direction technique, régie et éclairages
Guillaume Cyr

Une production du
Nouveau Théâtre Expérimental

**Du 9 au 27 septembre
à 20h30**

A Espace Libre
1945 Fullum, métro Frontenac
Réservations (514) 521-4191

Profitez de notre nouvelle offre:
un PASSEPORT NTE au prix de 45\$
vous donnant accès à chacune des
3 productions de notre nouvelle saison.
Informez-vous au 521-4191.
Renseignez-vous également sur
notre FORFAIT avec le restaurant
l'Armoricaïn, situé à deux pas du théâtre.

LE DEVOIR RESTAURANT
L'Armoricaïn

Culture

THÉÂTRE

Lorraine Côté dans *Ha ha!...* de Réjean Ducharme, au Trident.

SOURCE LE TRIDENT

Un joyeux bordel

Frédéric Dubois monte *Ha ha!...* de Réjean Ducharme au Trident

DAVID CANTIN

On le répète encore, Frédéric Dubois est sans contredit le metteur en scène à surveiller cette saison dans le paysage théâtral de Québec. En plus d'être à l'affiche dans différents spectacles chez Premier Acte, aux Gros Becs, de même qu'à La Bordée, il inaugure la programmation du Trident, dès mardi, par le biais de l'univers déluré de Réjean Ducharme dans *Ha ha!...* Si l'on se fie à son *Cid Maghané*, le directeur artistique du Théâtre des Fonds de Tiroirs (TFT) ne laissera personne indifférent.

Entre deux répétitions, Dubois semble plus motivé que jamais. Après le succès de *Téléroman* cet été aux Oiseaux de Passage, il faut dire qu'il entreprend une étape cruciale dans sa jeune carrière de metteur en scène. Issu de la cuvée 1999 du Conservatoire d'art dramatique de Québec, le voilà sur le point de faire ses débuts dans la grande institution de la Capitale nationale. Avant de quitter son poste de directrice artistique du Trident (le rôle qu'assume désormais Gill Champagne), Marie-Thérèse Fortin a cru bon d'inviter Frédéric Dubois pour défendre la parole déstabilisante de Ducharme. Comme il l'explique lui-même, «c'est un défi extraordinaire pour moi, puisque l'expérience bouscule énormément mes idées sur le théâtre. Je travaille avec certains interprètes qui ont plus de vingt ans de métier. Il s'agit aussi, pour moi, d'une autre façon de gérer l'espace. Je ne suis pas habitué d'avoir au-

tant de moyens. Toutefois, je profite de la même liberté artistique. *Gill Champagne m'a beaucoup encouragé en ce sens.*

Une partition très précise

Avec Ducharme, on ne sait jamais quelle sera la réaction du public. On se souviendra que le Français Guy Allouche avait presque causé un scandale, au même endroit, avec *À quelle heure on meurt!* en 1999. L'âme fondatrice du TFT se souvient d'ailleurs de cette pièce-collage troublante. «Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi fort au théâtre. L'expérience m'a littéralement transformé. Après la représentation, j'étais sous le choc. Comment faire mieux qu'Allouche? Disons que je m'inspire de ce moment de théâtre unique pour *Ha ha!...*» Dans cette pièce, la plus dénonciatrice et complète de l'auteur de *L'Avalée des avalées*, on fait la rencontre de deux couples qui se livrent une guerre sans compromis dans un grand appartement kitsch. Du type alcool à la névrosée, ce drôle de paradis se prête à un délire unique en son genre. «Je conçois cette pièce comme un long poème à l'écriture serrée et illustrée. C'est presque un zoo où l'on baise, on fume et on fait la foire. Il est néanmoins important de suivre ce texte à la lettre. On doit l'aborder comme une partition très précise.»

Que reste-t-il aujourd'hui de ce monde «lâché lousse»? Selon Dubois, *Ha ha!...* demeure toujours d'une grande actualité. «À mes yeux, la pièce représente l'essence même de ce qu'on est devenu. On a

affaire à des êtres qui ne savent pas gérer leurs humeurs. En grande partie, l'échec est lié de près à une surconsommation émotive et matérielle. Ils se retirent ainsi dans leur passé avec une sorte de nostalgie dérangeante. Ils se sentent de plus en plus seuls et hors de contrôle.» Il faut aussi savoir que Ducharme n'était pas tout à fait d'accord avec le théâtre. Pourquoi jouer alors que la vie elle-même est un cirque ambulante? Dans *Ha ha!...*, l'écrivain québécois pose un verdict pamphlétaire sur le jeu de façon générale. «On a affaire à une situation aussi drôle que triste. On reconnaît ces personnages dans la pièce. Cela renvoie, également, à une partie de nous-mêmes que l'on refuse de voir.»

Il y a aussi les autres projets qui se bousculent pour Dubois cet automne. Comme il le souligne: «Le Libraire, aux Gros Becs, sera une expérience fort intéressante, puisque parler aux enfants est peut-être la chose la plus difficile. Petit théâtre sans importance chez Premier Acte continue dans la même direction que *Chroniques* des jours entiers, des nuits entières, alors qu'Ubu roi, à l'hiver à La Bordée, sera un show de gang à l'esprit très contestataire.» De plus, on ne parle même pas de la tournée pour *Zazie* dans le métro qui redémarrera au printemps prochain.

HA HA!...

De Réjean Ducharme. Mise en scène: Frédéric Dubois. Au Théâtre du Trident à Québec. Du 16 septembre au 10 octobre.

Le bonheur est dans la célébrité

BLUE BAYOU, LA MAISON DE L'ÉTALON

De Reynald Robinson. Mise en scène: Éric Jean. Décors et accessoires: Marc Sénécal. Costumes: Marie-Pierre Fleury. Éclairages: André Rioux. Musique: Martin Léon. Avec Stéphane Breton, Anne-Sylvie Gosselin, Éric Paulhus et Paul Savoie. Présenté par le Théâtre Les Gens d'en bas au Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 4 octobre.

SOPHIE POULIOT

Anonymat rime-t-il avec médiocrité? Pourquoi un comédien passera-t-il devant les autres au restaurant, au garage ou, pire, à l'hôpital, alors que dans la file se trouve un professeur, une infirmière et un couple d'universitaires, vêtus comme de pauvres hères parce qu'ils ont fait le choix de travailler dans le milieu communautaire? En faisant, à chaque heure qui passe, de nouvelles vedettes adulées à partir de parfaits insignifiants, la société occidentale contemporaine a complètement dénaturé le principe du star-système. La majorité ne rêve plus en admirant quelques exceptionnels élus, la masse envahit l'aire médiatisée et ceux qui restent dans l'ombre, plutôt que de s'identifier tout simplement au «vrai monde», à la majorité, au «monde ordinaire» qui n'existe pratiquement plus puisque chacun s'affaire à jouer les stars, se considère fatalement comme des perdants. Reynald Robinson, dans *Blue bayou*..., met en scène trois de ces perdants qui cherchent désespérément un public pour leur permettre de s'aimer eux-mêmes, de ne pas se mépriser pour leur anonymat.

C'est dans une écurie désaffectée que Renaud, jeune étudiant du conservatoire de théâtre, d'une banalité crasse, rencontrera ces trois drôles qui ont répondu à l'annonce dans laquelle l'apprenti acteur proposait de faire la lecture à qui le rémunérerait. Il y a Claude, un cow-

boy qui, ayant grandi dans un foyer violent, a appris très tôt à menacer et à mettre de côté ses émotions pour survivre, Solange, une jeune femme pulpeuse qui joue à la starlette parisienne pour échapper mentalement à son triste sort d'ex-prostituée issue d'un quartier ouvrier et, enfin, Gabriel, le maître des lieux, un homme aigri qui est resté paralysé à la suite d'un traumatisme survenu dans son enfance. Tous trois verront en Renaud, qui, de leur point de vue, est forcément une future vedette, la chance d'exister, c'est-à-dire d'être connus et reconnus — peut-être pourraient-ils au moins passer aux nouvelles de TQS... Sauf que pour lui raconter leurs malheurs, leurs drames, ils séquestreront le jeune après l'avoir violenté. La célébrité, voire, ici, la perspective de la célébrité ne comporte donc pas que des privilèges. Le rôle de l'artiste va-t-il jusque-là, jusqu'à porter le poids du monde sur ses épaules? Cela dépend sans doute de l'artiste auquel on a affaire.

Tout cela peut sembler bien lourd, aussi faut-il préciser que la

présence de Renaud, petit jeune homme paradoxalement «bien ordinaire», dans cet univers se situant à mi-chemin entre le farfelu et le pervers, oppose un contraste qui amène son lot de situations, ou du moins de répliques comiques, surtout en première partie. Cela permet à la tension d'augmenter peu à peu, celle-ci n'en étant que plus efficace.

Les interprètes campent d'ailleurs leur personnage avec une grande justesse, ce qui participe aussi à alimenter cette tension ambiante. Le coloré metteur en scène Éric Jean, pour sa part, a su laisser parler l'étrangeté des situations et des personnages sans trop en ajouter. Le jeu très physique qu'il a proposé à Anne-Sylvie Gosselin et Stéphane Breton donne du corps — sans mauvais jeu de mots — à leurs personnages, qui auraient peut-être pu, joués autrement, paraître insuffisamment développés. *Blue bayou*..., créée au Bic en 2002, est donc une pièce troublante, prenante et porteuse de questionnements. Elle confirme ainsi le talent de son auteur.



SOURCE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

Blue bayou, la maison de l'étalon, de Reynald Robinson: une pièce troublante, prenante et porteuse de questionnements.

du 4 au 27
septembre
2003

« Le comédien et auteur Marcel Pomerle propose une soirée qui allie qualité littéraire, richesse visuelle et force de contenu. Personne n'y restera indifférent. »
Le Devoir

Top 10 des meilleurs spectacles de théâtre de l'année 2002
Voir Montreal

« Il y a des moments comme ça, au théâtre. Des instants de grâce comme celui-ci où, devant les deuils d'un homme écorché de cinq ans, on cesse provisoirement de mourir. »
La Presse

« Un cadeau beau et rare »
Cahiers Théâtre Jeu

Momentum et le Théâtre de La Manufacture présentent

L'Inoublié

ou Marcel Pomme-dans-l'eau : un récit-fleuve de et avec Marcel Pomerle

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC RÉSEAU ADMISSION
www.theatrelalibricorne.com 514.790.1245 ou
514.523.2246 1.800.361.4595

MOMENTUM MANUFACTURE LA LICORNE

www.momentumtemple.net

d'Anne Hébert

Kamouraska

Texte de la version scénique et mise en scène
Guy Beausoleil

Saison 2003-2004

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER
Quarante ans

Enfin, le grand roman d'Anne Hébert brûle les planches!
Du 26 septembre au 18 octobre

Judis et vendredis, 20 h; samedis, 16 h (Matinées et soirées scolaires en semaine, 10h30, 13h30 et 19h)

Billetterie (514) 253-8974

Admission 514 790-1245 1 800 361-4595 admission.com

4353, rue Sainte-Catherine Est
☉ Papineau ou Viau, autobus 34
☉ Pie IX, autobus 139 Sud

À PARTIR DU 30 SEPTEMBRE 2003

QUATUOR

DE RONALD HARWOOD TRADUCTION PIERRE-YVES LEMIEUX
MISE EN SCÈNE PHILIPPE SOLDEVILA

AVEC PATRICIA NOLIN, GILLES PELLETIER, LÉNIE SCOFFIÉ ET RAYMOND CLOUTIER
Décors JEAN BARD COSTUMES FRANÇOIS BARBEAU LUMIÈRES ÉTIENNE BOUCHER

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

Abonnez-vous!

(514) 844-1793 www.rideauvert.qc.ca

Culture

THÉÂTRE

Théâtre d'ombre et de lumière

Il y a plus de 20 ans, les comédiennes Louise Marleau et Françoise Faucher se trouvaient réunies dans *Soudain l'étranger* de Tennessee Williams au théâtre de Quat'Sous; en 2001, Françoise Faucher montait la pièce au Trident, à Québec. Depuis quelques jours, elle met en scène *La Ménagerie de verre*, du même dramaturge, production dans laquelle Louise Marleau incarnera une mère «qui aime trop».

SOLANGE LÉVESQUE

«Quelle différence y a-t-il entre un souvenir inventé qui vous maintient en vie et quelque chose qu'on a vécu réellement? La marge est mince», explique Françoise Faucher pour évoquer le sujet de *La Ménagerie de verre*. L'univers de Tennessee Williams (1911-1983) et son œuvre dramatique lui étaient déjà familiers. Aussi la metteuse en scène s'est-elle donc retrouvée en pays de connaissance pour empoigner la plus importante des grandes œuvres de l'auteur américain, écrite à partir d'une nouvelle qui

s'intitulait *Portrait d'une jeune fille en verre* et créée en 1945.

La Ménagerie... se déroule essentiellement dans le souvenir. C'est une «pièce sentimentale», comme l'annonce le narrateur dans le prologue, et la part autobiographique y est prépondérante: «Tom revient sur les lieux de sa jeunesse. Après avoir avoué aux spectateurs à qui il s'adresse directement qu'il a «des tours dans ses poches et des trucs dans ses manches», il recrée son milieu familial tel qu'il le voyait à 20 ans, alors qu'il vivait encore auprès de sa mère et de sa sœur», raconte Françoise Faucher. «Deux mondes

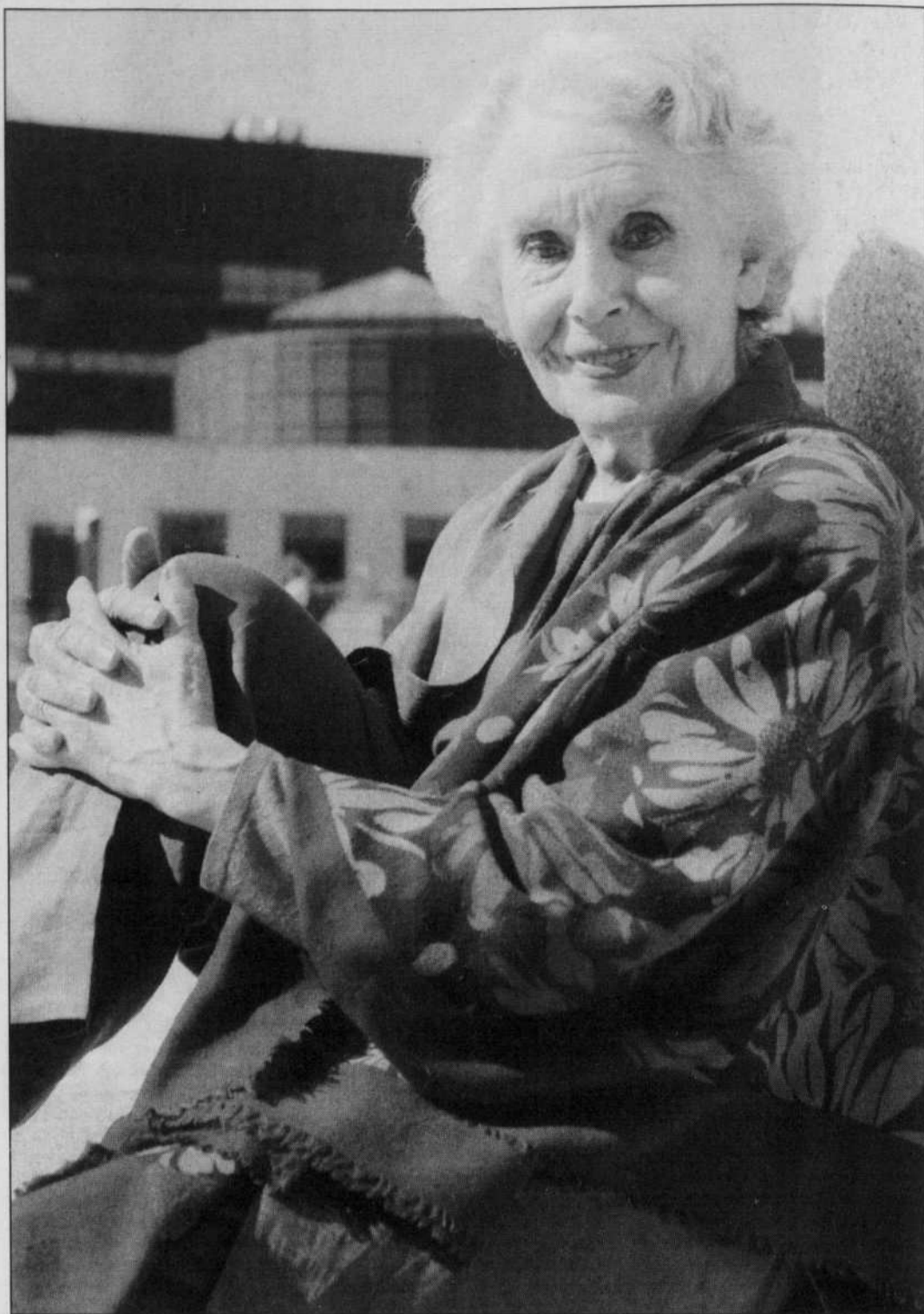
s'opposent dans cette pièce écrite au moment où *Guernica* saigne en Espagne et où le nazisme gagne l'Allemagne. À travers le combat de Tom (son surnom, enfant), Tennessee Williams jette un regard extrêmement critique sur l'Amérique, qui vit par images interposées, et sur son rêve, souvent rivé au profit matériel.»

Un quatuor tragique

La pièce montre le quotidien de la famille Wingfield. Elle n'est pas sans parenté avec l'univers de Tchekhov: «Si on n'en fait pas ressortir toute la tension et la profonde détresse, on risque de faire du feuilleton», note la metteuse en scène. L'action se passe à Saint Louis (Missouri): «Amanda, la mère, est un personnage chatoyant, à plusieurs facettes. Abandonnée par son mari avec ses deux enfants, elle reste prisonnière de tout ce qu'elle a laissé derrière elle: un passé de jeune fille rêveuse, riche et gâtée, qu'elle idéalise. Pour survivre, elle a dû consentir à vendre des abonnements par téléphone et à être démonstratrice dans les grands magasins.» Françoise Faucher reconnaît à ce personnage une parenté avec Blanche DuBois, elle aussi une «belle du Sud». «Séduire et pérorer, sa seconde nature, et prendre soin de ses enfants sont les seules choses qui donnent à Amanda l'impression d'exister, explique-t-elle. Elle est crispante malgré elle, aimante à l'excès et, par là, étouffante pour Tom et Laura; sa bonne volonté, son courage et son désarroi me touchent au plus haut point. Amanda est pathétique dans sa quête de beauté; elle se bat pour que la vie ait un sens.»

Le personnage de Laura est directement inspiré de Rose, la sœur de l'auteur. Schizophrène, Rose fut la première Américaine à subir une lobotomie, en 1937. Un chagrin incommensurable dans la vie de Williams, qui l'adorait et qui la savait privée à tout jamais d'une vie normale. «Laura, dont le surnom est «Rose Bleue», est plus translucide que transparente; éternelle enfant, rêveuse comme sa mère, elle se réfugie dans la contemplation de petits animaux de verre qui lui ressemblent.»

Ce quatuor tragique est animé par des forces antagonistes: il y a donc Tom, un jeune homme tourmenté qui ne songe qu'à partir pour pouvoir écrire. Il y a cette mère enfermée dans le souvenir d'une jeunesse dorée; obsédée par l'idée de trouver un mari pour sa fille, elle finit par convaincre Tom d'emmener son copain Jim dîner à la maison, dans le but d'en faire le prétendant de Laura. «Jim,



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Françoise Faucher, qui met en scène *La Ménagerie de verre* au théâtre Jean-Duceppe, trouve chez Tennessee Williams «une humanité sans bornes» qui la bouleverse.

c'est l'Américain type, sûr que la société lui ouvre les bras. Le rêve américain, c'est pour lui, explique Françoise Faucher. Disposé à tout pour réussir, flairant ce qui aura la cote à l'avenir, il étudie l'art oratoire et l'électronique, il sait où placer ses pions. «Je veux être prêt!», dit-il.» À la vue de Laura, Jim est fasciné par sa pureté et son étrangeté: «Il y a en elle quelque chose de trouble qui lui échappe et qui l'intrigue, mais il ne veut pas se laisser entamer; d'ailleurs, il est déjà fiancé. Fragile, Laura sera broyée dans ce piège.»

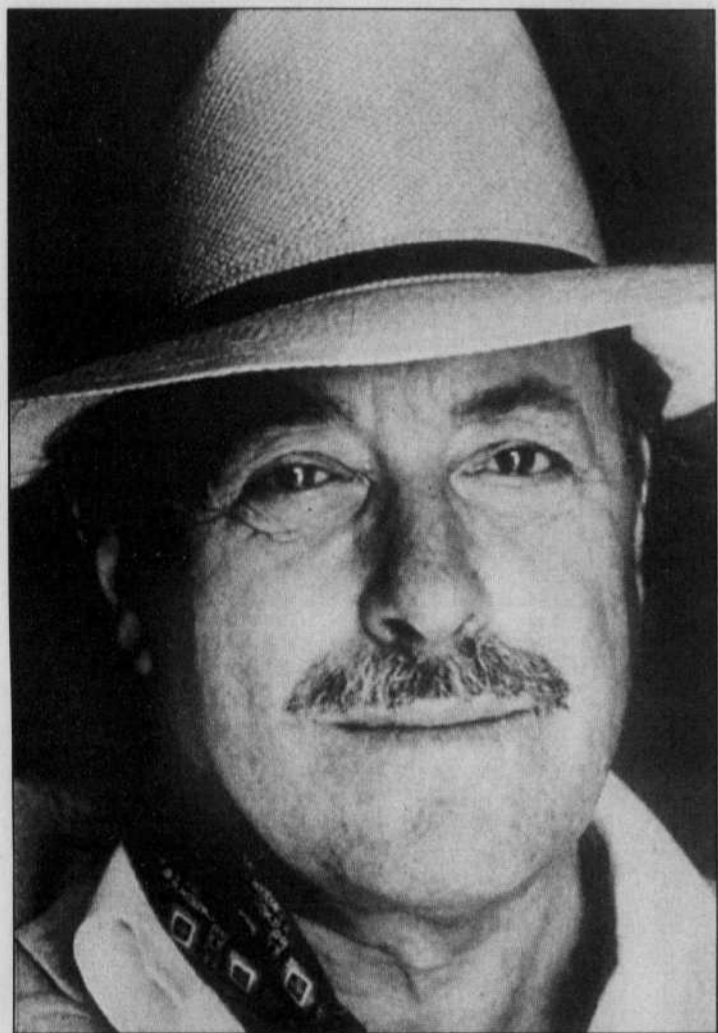
C'est à Catherine Gadouas que Françoise Faucher a confié la musique, laquelle joue un rôle majeur dans la pièce: outre les liens musicaux du spectacle, on entend la musique de l'évocation du passé,

les vieux 78 tours (souvenirs de son père) que Laura écoute et, enfin, la musique de 1937 qui provient du Paradise, un dancing situé de l'autre côté de la ruelle. «Catherine a été très attentive à faire entendre la voix du passé», comme l'auteur le souhaite.»

Françoise Faucher trouve chez Williams «une humanité sans bornes» qui la bouleverse. «Les personnages de la pièce sont dans un processus de survie; ils crient tous «au secours!» pour s'en sortir et s'accrochent à tout ce qui passe.» Marcel Dauphinais a conçu un décor où l'escalier de sauvetage occupe d'ailleurs une place centrale. Les éclairages de Luc Prairie opposeront la dureté et la violence du monde extérieur à l'atmosphère tamisée du cocon

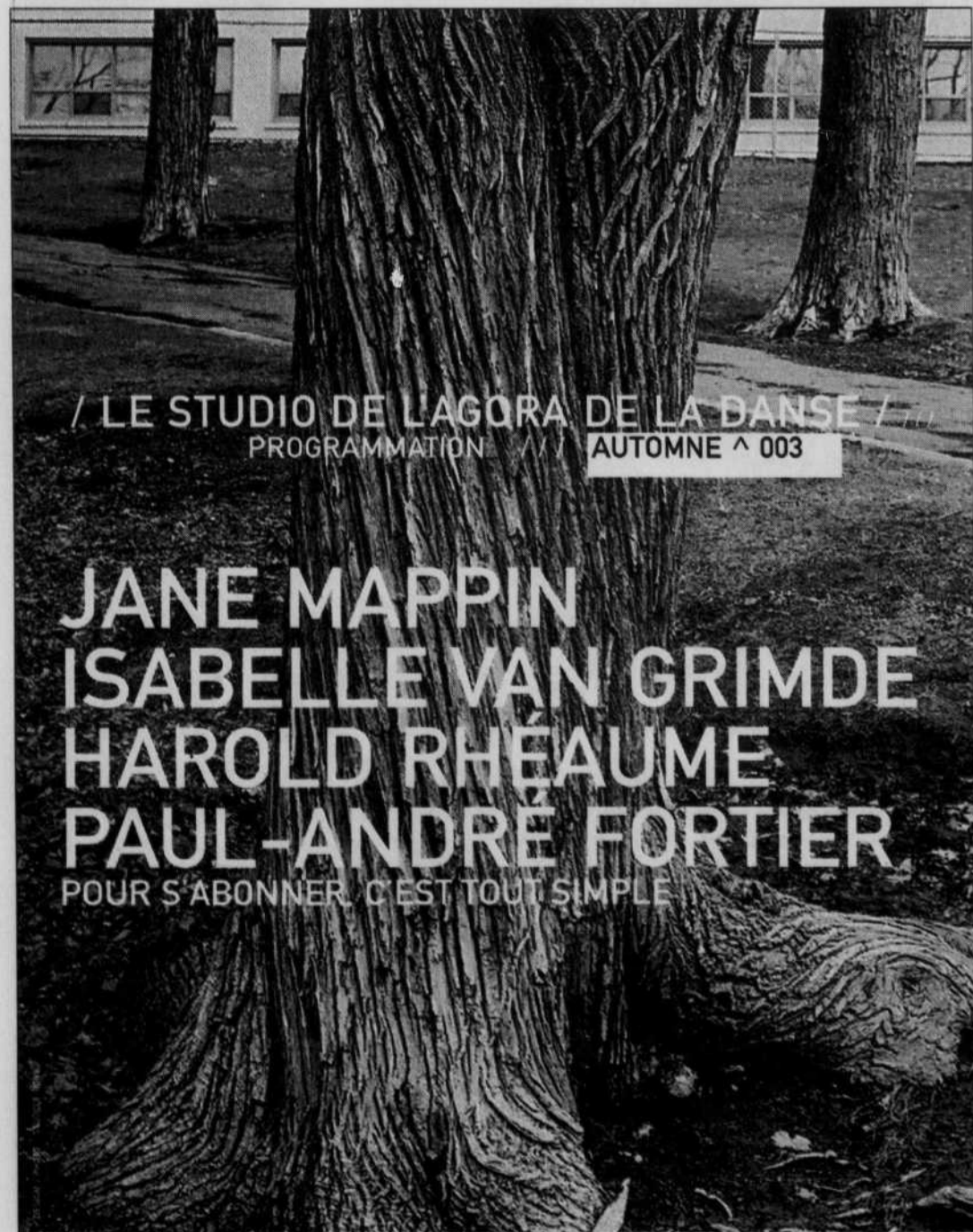
familial. «Son approche emprunte au cinéma. Mon souhait est que la magie de la lumière donne l'impression de voir les personnages en gros plans. Les costumes de Daniel Fortin refléteront à la fois la splendeur du passé d'Amanda, le temps figé dans lequel elle vit avec Laura, les valeurs de Tom et les ambitions de Jim.»

La Ménagerie de verre.
Avec Louise Marleau (Amanda), Evelyne Rompré (Laura), David Savard (Tom) et Sébastien Delorme (Jim). Mise en scène: Françoise Faucher, assistée de Geneviève Lagacé. Traduction: René Gingras. Au théâtre Jean-Duceppe jusqu'au 18 octobre.



ARCHIVES LE DEVOIR

«Tennessee Williams jette un regard extrêmement critique sur l'Amérique, qui vit par images interposées, et sur son rêve, souvent rivé au profit matériel.»



/ LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE /

PROGRAMMATION AUTOMNE ^ 003

JANE MAPPIN
ISABELLE VAN GRIMDE
HAROLD RHÉAUME
PAUL-ANDRÉ FORTIER
POUR S'ABONNER, C'EST TOUT SIMPLE



L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500
www.agoradance.com

LE DEVOIR

LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE EST SUBVENTIONNÉ PAR LE CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC, LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA, LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC, LE PATRIMOINE CANADIEN ET EMPLOI-QUÉBEC. LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE EST MEMBRE DU RÉSEAU CANADIEN ET DU GROUPEMENT QUÉBÉCOIS DE LA DANSE.

LE THÉÂTRE DE NOS PREMIÈRES AMOURS

Kamouraska
de Anne Hébert
Version scénaristique et mise en scène:
Guy Beausoleil

Edmond Dantès
1^{er} partie du Conte de Monte-Cristo
d'Alexandre Dumas père
Adaptation: Elizabeth Bourget
Mise en scène:
Robert Bellefeuille

Les Femmes savantes
de Molière
Mise en scène: Martin Faucher

L'habigénie
ou le péché des deux
de Michel Azama
Mise en scène: Lorraine Côté
Une production du Théâtre Niveau Parking

Le Fantôme de Shakspeare
Texte, mise en scène et interprétation:
Philippe Avron

Scrooge
d'après A Christmas Carol de Charles Dickens
Texte et mise en scène:
Jean-Guy Legault
Une production du Théâtre des Ventricules en coproduction avec le Théâtre Denise-Pelletier

FRED BARRY Choisissez 5 spectacles au prix de 4!

Abonnés: tarifs privilégiés pour les spectacles hors saison et Fred-Barry.

(514) 253-8974
Abonnement en ligne:
www.denise-pelletier.qc.ca

En collaboration avec
Hydro Québec

Hors Saison

Culture

DANSE

Fragments de mémoire

Avec sa nouvelle œuvre multidisciplinaire, *Cinq voix, cinq visages*, la chorégraphe Jane Mappin explore la part cachée de notre mémoire qui façonne notre identité.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Tout comme ses œuvres chorégraphiques, le regard et les gestes de Jane Mappin inspirent une douceur franche et une extrême sensibilité. Quand elle parle de *Cinq voix, cinq visages*, qui ouvre la saison de l'Agora de la danse, son enthousiasme trahit toutefois un petit voile de nervosité. «C'est la pièce la plus difficile que j'ai faite», avoue-t-elle sans gêne. Le défi est de taille, il est vrai, puisque 16 artistes collaborent à cette œuvre, une première pour la chorégraphe.

Ce projet auquel elle travaille corps et âme depuis un an dérive d'un bref instant survenu il y a deux ans dans la vie de Jane Mappin. Une image forte, gravée à jamais au fond de sa mémoire: «J'étais sur le quai avec ma fille, raconte-t-elle. J'ai commencé à nager et, quand je me suis retournée, elle avait l'air tellement mélancolique. Comme si elle avait peur que je ne revienne pas... Et j'avais l'impression qu'elle était moi dans le passé ou que j'étais elle dans le futur.»

Ce petit fragment de vie épars a trouvé un écho dans les souvenirs des quatre autres interprètes (Irène Galesso, Sophie Janssens, Mathilde Monnard et Chianti Wadge, Jane Mappin étant la cinquième) qui donnent lieu à cinq solos à la fois bien distincts et liés

par un esprit commun. «Le propos n'est pas tant le récit de vie que l'évocation, par les gestes, de ces parcelles de mémoire, celles qu'on refoule au plus profond de soi, celles qu'on remodèle à sa convenance comme celles qu'on livre sans jurer ni pudeur et qui façonnent l'identité. Par nos histoires, on choisit comment on se présente au monde, à nous-mêmes, aux autres», note la chorégraphe.

Pour faire le pont entre le passé et le présent, Jane Mappin a aussi réuni sur scène cinq fillettes qui dansent, jouent ou récitent des textes. D'ailleurs, ce même été où la chorégraphe a eu sa «vision», elle était fascinée par l'entourage de sa fille Antonia. «J'étais intriguée par la dynamique entre ces cinq petites filles. C'était extraordinaire, cette micro-société», souligne-t-elle. La chorégraphe a donc invité sur scène les mêmes fillettes qui ont nourri cette fascination cet été-là, soit Ophélie Dubois, Clémentine Labrecque, Giulia Pool et Béatrice Merrigan-Thompson, outre sa fille Antonia.

Mise en abîme

À l'appel des mémoires qui a d'abord inspiré la gestuelle sont venus se greffer deux autres thèmes issus de collaborations artistiques diverses, toujours chères à la chorégraphe. Après la sculpture et la littérature, voici



Seize artistes, autant danseuses que chanteuses, ont collaboré à la dernière œuvre de Jane Mappin, *Cinq voix, cinq visages*.

que Jane Mappin intègre la vidéo à sa chorégraphie, une aventure qui n'est pas étrangère à sa participation, si modeste soit-elle, au film à venir de Léa Pool, *Le Pappillon bleu*, dans lequel elle danse une courte chorégraphie de son cru. «J'ai beaucoup aimé cette expérience de travailler avec le film. C'était une des seules formes d'art avec lesquelles je n'avais encore jamais travaillé.»

Les images de *Cinq voix, cinq visages*, pour la plupart tournées en répétitions, illustrent le processus de création de l'œuvre chorégraphique. Une mise en abîme qui évoque le thème de la mémoire fragmentaire.

L'autre univers qui s'inscrit en

contrepoint du thème central est celui des insectes. Cet apport, pour le moins singulier («Ce n'est pas mon idée!», s'exclame la chorégraphe, tout aussi médusée par ce choix), vient en fait des textes de l'auteur et metteur en scène Serge Ouaknine, qui a voulu donner un cadre plus abstrait à l'œuvre pour trancher avec la facture très personnelle de la chorégraphie. «J'aime beaucoup ce qu'il a écrit. Ce sont des textes qui parlent d'un monde mécanique, sans amour. C'est très extrême, éclaté, provocateur, pour contraster avec ce que je fais, qui est plus doux, poétique», explique Jane Mappin.

La rencontre entre cet univers étrange et la présence des en-

fants a d'ailleurs déjoué toutes les attentes de la chorégraphe, à son plus grand bonheur, et donne lieu à des scènes inédites. «Si j'étais un scorpion, je piquerais un critique d'art», cite-t-elle en

exemple des paroles que s'approprie si aisément sa fille Antonia. «Je ne sais pas si elle en comprend la portée, mais elle lit le texte en se lançant complètement», s'étonne-elle.

Enfin, ce spectacle aux multiples facettes met également en scène deux chanteuses, Sandra Luciantonio et Claude-Marie Landré, celle-ci étant l'auteur-compositeur des pièces originales qu'elles interprètent. Cependant, la trame musicale de *Cinq voix, cinq visages* est aussi kaléidoscopique que l'œuvre de Jane Mappin tout entière, empruntant ici un extrait de Bob Dylan, là un autre de John Tavener.

On pourrait croire la danse diluée dans cette mer d'influences diverses. Mais une mise en garde de son mentor Peter Boneham, directeur du Groupe de la Place Royale, pour lequel elle dansait dans les années 80, la guette et la guide depuis ce temps. «Si tu ne commences pas à mettre de la danse dans tes pièces, tu ne seras pas capable de chorégraphier», lui avait-il lancé. Quinze années de danse très physique n'ont pas cessé de réfuter cette remarque originelle, avec toute la persévérance discrète dont Jane Mappin est capable.

CINQ VOIX, CINQ VISAGES

De Jane Mappin
À l'Agora de la danse
Du 17 au 20 septembre

LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE PRÉSENTE

JANE MAPPIN

CHORÉGRAPHE

CINQ VOIX, CINQ VISAGES

17-18-19-20 SEPTEMBRE 2003 // 20 H

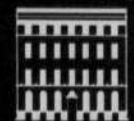


UNE SUITE DE SOLOS EN DIALOGUE AVEC LE CINÉMA, LA LITTÉRATURE, LA MUSIQUE ET LE CHANT.

INTERPRÈTES >

Irène Galesso, Sophie Janssens, Jane Mappin, Mathilde Monnard et Chianti Wadge, accompagnées par cinq fillettes de sept ans : Ophélie Dubois, Clémentine Labrecque, Antonia Mappin-Kasirer, Giulia Pool, Béatrice Thompson-Merrigan
CHANTEUSES > Claude-Marie Landré, Sandra Luciantonio
MUSIQUE ORIGINALE > Claude-Marie Landré
CINÉASTES > Bernadette Houde, Joel Taylor
COLLABORATEUR ARTISTIQUE > Serge Ouaknine
ÉCLAIRAGES > Armando Gomez Rubio
COSTUMES > Marirosa
RÉPÉTITRICE > Hélène Melançon

LE DEVOIR



L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500
réseau admission 514.790.1245 www.agoradanse.com



SOURCE AGORA DE LA DANSE

Pour faire le pont entre le passé et le présent, Jane Mappin a aussi réuni sur scène cinq fillettes qui dansent, jouent ou récitent des textes.

École de tango
tAngueRa

Nouvelle adresse
avec salle climatisée.
Dès le 5 septembre

5359, avenue du Parc
Montréal
www.tangueria.org
info@tangueria.org

Cours de tango argentin
session automne 2003
du 22 septembre au 29 novembre

Réservation par téléphone: 514.495.8645

Cours d'initiation gratuits:
15, 16 et 18 sept.
de 19h00 à 20h30
17 sept. de 21h00 à 22h30

FIND

30 SEPT. > 12 OCT. 2003 WWW.FIND-LAB.COM

Profitez du forfait FINDI MUST de la PLACE DES ARTS
4 SPECTACLES > 157,50\$ (25% de réduction)

billetterie Articulée MONUMENT-NATIONAL, 1182, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

INFO-DANSE (514) 844-2172

LES MUST ABSOLUS!

BATSHEVA DANCE COMPANY \ OHAD NAHARIN

D'Israël, une danse explosive et raffinée pour seize superbes interprètes signée Ohad Naharin, l'une des figures de proue du ballet contemporain.
THÉÂTRE MAISONNEUVE \ 2, 3 OCT. \ 20h30

HOMMAGE À MARIE CHOUINARD \ OSM

Prélude à l'après-midi d'un faune et Le Sacre du printemps revisités par Marie Chouinard. Un spectacle-concert exceptionnel présenté avec l'OSM à l'occasion des 25 ans de carrière de la chorégraphe, suivi d'une grande fête pour tous. Sublime.
SALLE WILFRID-PELLETIER \ 5 OCT. \ 20h30

COMPAGNIE MARIE CHOUINARD

En première montréalaise, les deux récentes créations de Marie Chouinard. Étude # 1 et Chorale.
Un des clous du FIND 2003!
THÉÂTRE MAISONNEUVE \ 8, 9 OCT. \ 20h30

BALLETT FRANKFURT \ WILLIAM FORSYTHE

Autre temps fort, le passage à Montréal de l'un des géants de la danse de notre temps, William Forsythe. D'une beauté sans nom.
SALLE WILFRID-PELLETIER \ 10, 11 OCT. \ 20h30



ADMISSION (514) 790 1245 1 (800) 361 4595 WWW.ADMISSION.COM

Place des Arts (514) 842-2112 WWW.PDA.QC.CA

Québec

Canada

Conseil des Arts du Canada

Conseil canadien pour les arts

Ville de Montréal

Tourisme Montréal

LE DEVOIR

ARTE

CBC

The Gazette

Télé-Québec

VOLE

Kur

88.5

LE DEVOIR

DE VISU

MOIS DE LA PHOTO

Jeunes hommes en uniforme

ADI NES

Exposition mise en circulation par le Museum of Contemporary Art de San Diego
Le Mois de la photo à Montréal
Galerie de l'UQAM
1400, rue Berri
Se poursuit jusqu'au 4 octobre

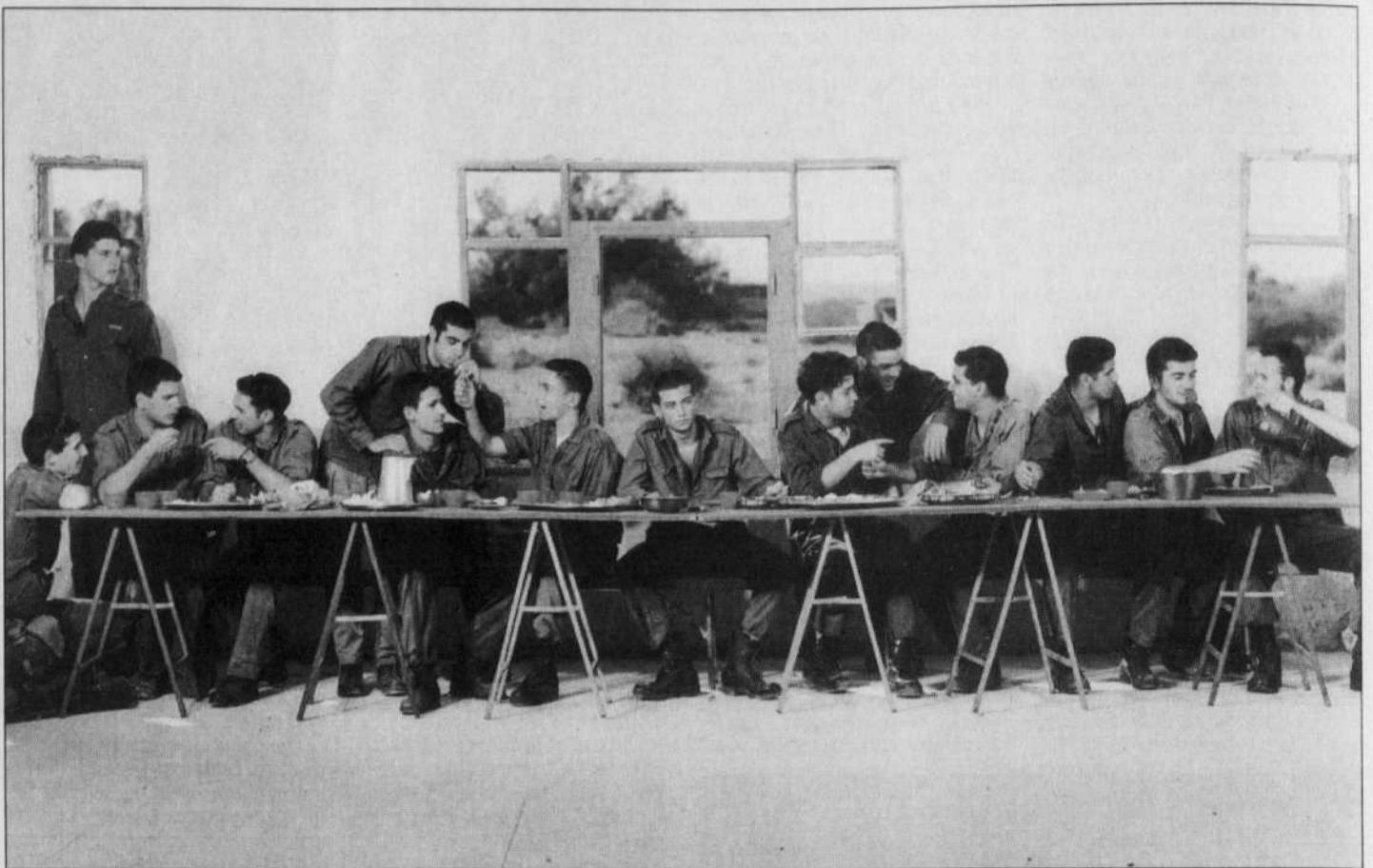
JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

Le travail photographique d'Adi Nes n'est pas facile à catégoriser. De nombreuses questions fusent à la vue de ces images hyper-léchées et surcomposées. De quoi s'agit-il au juste? Des mises en scène largement inspirées de l'icône photographique de l'artiste canadien Jeff Wall (ses émules sont légion)? D'attendrissantes chroniques de la vie quotidienne dans l'armée d'Israël? Des ébauches de fantasmes homo-érotiques plus que moins assumés? L'amorce de rapprochements possibles entre la peinture d'histoire et la photographie commentant l'absurdité de la situation géopolitique au Moyen-Orient? De vagues reconstitutions de souvenirs d'enfance transposés dans le feu de l'actualité? L'idéalisation d'une réalité sociale tendue par la résurgence de mythes anciens? Voilà autant de directions empruntées par Adi Nes. Et des directions, le jeune artiste, né en Israël en 1966, en indique à profusion. Mais il ne prend pas toujours le temps de les préciser, préférant, et de loin, s'en tenir au mode allusif. Aussi, dès que le spectateur sent qu'une piste prometteuse s'annon-

ce, une anomalie surgit et il bifurque soudainement vers une autre direction, tout aussi confuse que celle abandonnée plus tôt. Il s'ensuit une lassante partie de cache-cache entre les intentions de l'artiste et le désir de comprendre du spectateur.

Un cliché archi-éculé

En dépit de l'engouement qu'il a suscité dans son pays, aux États-Unis et ailleurs en Europe, ce travail reste sous plusieurs aspects inachevé. Holland Cotter, critique d'art au *New York Times*, faisait remarquer dans un bref commentaire du 4 avril dernier qu'en tant que fils d'immigrant kurde et iranien, et homme gai, le statut doublement marginal de Nes en Israël se reflète dans ses photographies. Force est de constater que l'on nage en pleine rhétorique quand on se met à introduire des éléments biographiques pour élucider la signification d'images photographiques. Car il ne suffit pas de repérer des traits identitaires singuliers pour démontrer la mécanique des images. Encore faut-il que celles-ci fonctionnent par elles-mêmes. Et justement, on aurait envie d'affirmer tout le contraire du critique d'art du *San Diego Union-Tribune* qui, lui, intitulait son article «*When pictures work, they shout without noise*». Le travail d'Adi Nes a fait grand bruit et continuera vraisemblablement d'en faire, même s'il fonctionne mal et rate souvent sa cible. Dans la littérature qui traite de ce travail ambigu et quelque peu affecté, tous les commentateurs font état des stratagèmes que l'artiste



SOURCE MOIS DE LA PHOTO

Dans *The Last Supper*, Adi Nes associe les apôtres à de sexy et désinvoltes soldats de l'armée d'Israël.

déploie pour fabriquer ses images, pour la plupart réalisées à l'aide de modèles masculins dans un sous-sol de musée. On s'émeut de la beauté de la supercherie et du grand raffinement de ses compositions. Adi Nes sait

également flatter l'intelligence du spectateur, lui laissant le plaisir de débusquer par lui-même le petit indice ou le détail inopiné qui lui dévoilera toute la facticité de son entreprise. Mais si Jeff Wall excelle dans l'élaboration d'allégo-

ries complexes, Adi Nes en reste au niveau de la fable élémentaire.

On comprend dès lors pourquoi il était pertinent d'inviter Nes à une exposition au Centre national de La Photographie de Paris, exposition qui s'intitulait justement *Fables de l'identité*. Car c'est bien de fables «express» qu'il s'agit. De laconiques récits visuels dont la moralité s'avère par moments assez boiteuse et la sensualité, somme toute, assez banale. Ainsi, même si la célèbre fresque *Léonard de Vinci* est, paraît-il, devenue une icône de la guerre du Liban, par quel raisonnement tordu Adi Nes associe-t-il

les apôtres de *La Cène* à de sexy et désinvoltes soldats de l'armée d'Israël? Les formes d'embrèvement sont-elles vraiment toutes interchangeables? Puis, il faut en convenir, même si elle est encore en vogue dans la communauté gaie internationale, il n'en demeure pas moins que l'attirance immodérée pour les garçons en uniforme militaire est un cliché archi-éculé. On dirait que ces images sagement subversives ont été confectionnées sur mesure pour répondre aux conservateurs de musées soucieux de parer leur image en véhiculant un bel esprit d'ouverture.

MAISON SAINT-GABRIEL



CHAPELLE
NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS
MUSÉE
MARGUERITE-BOURGEOYS

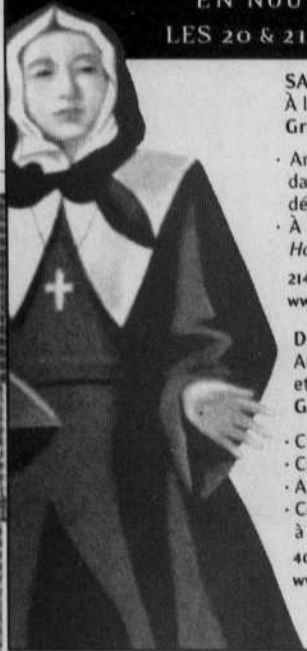
VENEZ CÉLÉBRER

LE 350^e ANNIVERSAIRE DE L'ARRIVÉE DE

Marguerite Bourgeoys

EN NOUVELLE-FRANCE

LES 20 & 21 SEPTEMBRE 2003



SAMEDI 20 SEPTEMBRE

À la Maison Saint-Gabriel

Gratuit de 13 h à 17 h

- Animation - musique avec Les Grondeuses - danses - démonstrations par des artisans - dégustations

- À 19 h, concert de Monique Jutras, *Hommage à Marguerite Bourgeoys*. (Entrée 5 \$)

2146, place Dublin, Pointe-Saint-Charles, Montréal

www.maisonsaint-gabriel.qc.ca • (514) 935-8136

DIMANCHE 21 SEPTEMBRE

Au Musée Marguerite-Bourgeoys

et à la Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours

Gratuit de 10 h à 16 h 30

- Célébration eucharistique festive
- Cérémonie commémorative
- Animation - activités pour toute la famille
- Concert avec Les Boréades de Montréal à 14 h 30.

400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal

www.marguerite-bourgeoys.com • (514) 282-8670

CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

SERGE CLÉMENT

Sutures - Berlin 2000-2003

YANN LEROUX

Portraits

Expositions jusqu'au 4 octobre

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

APPEL DE DOSSIERS

Le Regroupement des Artistes des Cantons de l'Est invite les artistes professionnels à soumettre un projet d'exposition pour la programmation 2004-2005 à la GALERIE HORACE

Le dossier doit comprendre:

- un c.v. d'artiste
- un projet d'exposition
- une démarche artistique
- 10-20 diapositives
- un dossier de presse
- une enveloppe de retour affranchie

La date limite est le 31 octobre 2003

Faites parvenir votre dossier à l'adresse suivante:

GALERIE HORACE

a/s du comité de programmation

74, rue Albert, Sherbrooke (Québec) J1H 1M9

(819) 821-2326

Directrice artistique: Marie-France Beaudoin



Regroupement
des Artistes
des Cantons de l'Est

74, Albert (centre-ville) Sherbrooke, QC J1H 1M9 • 819/821-2326



SOURCE MOIS DE LA PHOTO

Water, d'Adi Nes.

Colloque international



Bergson : théories esthétiques et pratiques médiatiques

24-25 septembre 2003

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

185, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal (Québec)
H2X 3X5
Métro Place-des-Arts

Pour renseignements et inscription
(514) 847-6228
Courriel : colloque@macm.org
www.macm.org

LE DEVOIR intermédialités

Ce colloque réunit des philosophes, des artistes et des historiens de l'art et du cinéma pour mettre en évidence les liens que l'on peut établir entre la philosophie d'Henri Bergson et les théories esthétiques qui rendent compte de l'art actuel.

Conférenciers invités

Roy Ascott

University of Plymouth

Mireille Buydens

Université libre de Bruxelles et Université catholique de Louvain

Gregory Chatonsky

Artiste, Paris

Georges Didi-Huberman

École des Hautes Études en Sciences Sociales à Paris

Pierre-Damien Huyghe

Université de Paris 1

Valérie Lamontagne

Artiste, Montréal

Éric Lecorff

Collège international de philosophie, Paris

Éric Méchoulan

Université de Montréal

Donato Totaro

Université Concordia, Montréal

Mia Vaerman

Université catholique de Bruxelles

FONDATION DEROUIN VAL-DAVID

LES JARDINS DU PRÉCAMBRIEN

VISITES COMMENTÉES PAR

RENÉ DEROUIN À 14 H 00

PROLONGATION

13-14, 20-21 septembre 2003

Samedi et dimanche de 11 h à 18 h

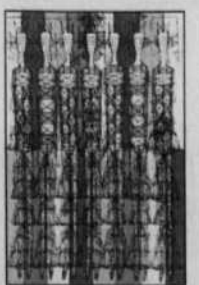
1303, Montée-Gagnon, Val-David

c.deroivin@val-david.net (819) 322-7167

VERNISSAGE

DU 14 SEPT. AU 3 OCT.

Joseph-Richard Veilleux



GALERIE

LINDA VERGE

1049, AVENUE DES ERABLES
QUÉBEC (418) 525-8393

DE VISU

MOIS DE LA PHOTO

EN MARGE

Horizon (détail), de la série *Hidden*, du photographe Paul Seawright.

SOURCE MOIS DE LA PHOTO

Signes, traces, pistes

LIEUX ET NON-LIEUX DE L'ACTUALITÉ

Espace Vox
(Marché Bonsecours)
350, rue Saint-Paul Est
Jusqu'au 2 novembreBERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Les images de l'actualité dans ce Mois de la photo à Montréal servent essentiellement à nourrir les artistes qui fournissent sur elles de nouveaux éclairages. Du coup, les lectures que permettent ces images, des informations qu'elles traduisent, se retrouvent modifiées à divers degrés, offrant des regards obliques, mus par des motifs autres que ceux habituellement liés à un rendu immédiat des événements. Dans son entier, l'exposition que tient le Mois de la photo à l'Espace Vox, au Marché Bonsecours, est tendue par ces points de vue différenciés. Signes, traces et pistes sont offerts pour appréhender l'actualité, celle que les médias présentent déjà, mais pour la raconter autrement.

Ne pas dire tout à fait

C'est bel et bien à cela qu'elle convie, cette exposition qui emprunte son titre, *Lieux et non-lieux de l'actualité*, à un article paru autrefois dans la revue *Parachute* (n° 39) et signé par Johanne Lamoureux, «*Lieux et non-lieux du pittoresque*». De fait, elle ressemble à une typologie, cette exposition. Non pas qu'elle ennuie, loin de là, mais elle semble déterminée à dresser un catalogue des manières possibles de ne pas dire l'actualité tout à fait, tout en fréquentant les sites où tout de même elle se produit. Les regards que cet accrochage porte sont constamment en décalage avec l'actualité à proprement parler, mais tout de même, ces regards nous en apprennent long sur cette actualité en question et la manière de l'appréhender.

D'abord, Lidwien van de Ven présente trois photographies de grand format. Trois sites sont représentés, sans toutefois que soient transparentes les raisons pour lesquelles le photographe a été saisi par ces moments ou ces lieux. Le Reichstag à Berlin, dont le parvis est en restauration, une foule agitée mais anonyme, quelques véhicules d'équipes de la télévision, visiblement en ser-

vice. Sur ces images auxquelles le format donne une aura d'importance, très peu est dit. L'artiste «*refuse toute logique de l'impact*», peut-on lire dans le communiqué associé à cette exposition. Et ce faisant, les images suscitent une curiosité, inassouissable puisque les images demeurent en partie muettes. Il se passe quelque chose, les signes balbutient, mais ils ne révèlent pas tout. La série, courte, est réussie.

Il en va de même, à quelques pas de là, pour le florilège d'images puisées dans divers journaux par l'artiste et architecte montréalais Melvin Charney. Au premier abord, cette accumulation d'images classées par thèmes peut sembler n'être qu'un ramassis motivé surtout par le désir de créer des séries iconographiques. Des architectures classiques sont réunies, des images de portes défoncées, ou encore des images de la destruction.

Ces recoupements se mettent à la longue à parler autrement. Charney appelle cela «*un dictionnaire*...», qu'il peaufine depuis plus de trente ans. Des dizaines de pages de journaux, avec leur image unique, sont en partie rephotographiées puis bariolées de quelques coups de pinceaux trempés dans l'acrylique (d'un geste un peu aveugle et mécanique... Charney a tendance depuis quelques années à ériger platement en système ses interventions, quitte à laisser profondément).

L'intérêt de cette compilation tient au fait que Charney opère des recoupements fascinants, très critiques, à partir de l'actualité qui sempiternellement semble être redite. En créant des séries parallèles, Charney extrait des commentaires d'une dureté implacable. Une de ses séquences d'images passe du motif de la porte (le plus souvent défoncée sur les images retenues), à celui de la fenêtre (d'où les gens se lancent dans le vide) et du couloir (où les gens patientent), opérant ensuite un déplacement vers l'idée de l'attente puis vers celle de la mort: ces forces inexplicables se retrouvent liées directement au vocabulaire le plus innocent de l'architecture, se voient chargées de valeurs insoupçonnées, par association.

Un autre vocabulaire

Ailleurs, des désastres naturels ou causés par les pulsions destructrices de l'homme deviennent les

lieux d'un emprisonnement de l'être dans la matière propre de son environnement. Sinon, de pauvres cabanes construites avec des moyens de fortune témoignent, selon l'artiste, de la tentation de retrouver un éden perdu, la déportation de collectivités entières par voie navigable est associée à l'Arche de Noé. Cette exposition, qui ne semblait être que le déballeage des archives de l'artiste, devient le récit d'une histoire tissée serré.

La force d'évocation de cette cartographie des événements a quelque peu tendance à éclipser la présence de la série *Hidden*, du photographe Paul Seawright (pays de Galles). Ce dernier s'est rendu en Afghanistan, peu après les bombardements. Le spectacle désolant des ruines est un des sujets de cette série, dont le point de fuite est l'après-coup désertique. Par ailleurs, Seawright a photographié le paysage une fois la quiétude retrouvée. En ce sens — c'est l'effet que produit la présence dans un même espace des images de Lidwien van de Ven et de Seawright —, les images déclinent, grâce à un autre vocabulaire, le refus du sensationnalisme. Elles parlent peu, disent à demi-mot ce qui auparavant a été et n'est plus, représentant les vestiges d'actes de violence passés et qui ne s'effacent jamais tout à fait. Seawright se situe dans les «*marges de l'événement*» et rend des images de la grisaille, loin de la tourmente, truffées de détails.

Autre pièce de cette exposition centrale du Mois de la photo, *Hero*, de Phil Collins (ne pas confondre avec le musicien), est d'une rare insignifiance. La vidéo diffuse l'image d'un agent immobilier maintenu en état d'ébriété par l'artiste, alors qu'il témoigne de la tragédie du 11 septembre. On y reçoit ce témoignage évidemment altéré par l'alcool, perdant en intelligibilité et gagnant en confusion. On veut bien que cette bande vidéo ajoute un volet à cette sélection d'œuvres, mais elle demeure d'une artificialité crasse, d'une rhétorique facile.

Comme si on avait besoin d'une autre démonstration sur les pouvoirs dénaturants de l'alcool. La chose serait moins vulgaire si la bande ne contenait pas une de ces chansons larmoyantes dont raffolent les Américains lorsque vient le temps de se complaire dans leur patriotisme ardent ou si, de temps à autres, l'intervieweur ne tendait pas à l'homme une tasse afin de le faire boire de force. La pièce témoigne d'une émotivité falsifiée du plus mauvais goût. Cette musique ajoute à la confusion de celui qui parle et qui tente de conserver sa contenance malgré les effets de la boisson, comme si la bande reconnaissait son propre échec à développer une idée aussi nébuleuse que cet agent immobilier. On retournera voir des publicités d'Éduc'Alcool, franchement plus inventives sur le plan de la forme et moins bêtement arrivistes.

L'Anus solaire à B-312

(Le Devoir) — Deux textes de Georges Bataille, *L'Anus solaire* et *Le Mort*, seront mis en scène par le théâtre Olibrius à la Galerie B-312, les 17, 18 et 20 septembre ainsi que les 24 et 25 septembre, à 20h. Il s'agit de la toute première œuvre d'Olibrius. Ce diptyque théâtral ouvre un espace entre théâtre et performance. Pour servir le texte de Bataille, l'acteur fait d'abord l'épreuve de la résistance de son corps dans l'immobilité. Cette immobilité ensuite structure tout l'événement. «*Isolément de l'être dans ses parois, l'immobilité est aussi la possibilité même de l'investissement de forces ineffables à faire l'impossible: sortir de l'immobilisme.*» Là résident les enjeux d'un tel spectacle. Olibrius est composé pour l'occasion de Frédéric Boivin (comédien), de David Paquin (musicien), de Francis Rossignol (musicien), de Pierre-Étienne Rouillard (comédien) et de Catherine Vidal (comédienne). Une représentation supplémentaire sera donnée le vendredi 26 septembre à 19h dans le cadre des Journées de la culture. Au 372 de la rue Sainte-Catherine Ouest, espace 403, à Montréal. Pour renseignements: (514) 874-9423. Les billets sont en vente au coût de 12 \$.

L'AGAC à ARTÈNÎM

(Le Devoir) — L'Association des galeries d'art contemporain (AGAC) participe depuis hier à la Foire internationale d'art contemporain de Nîmes, en France, jusqu'à lundi. Neuf galeries canadiennes participent à l'événement, dont sept sont montréalaises: les galeries Simon Blais, Christiane Chassay, Eric Devlin, Gora, Trois Points, Yergeau du Quartier Latin de même que Sylviane Poirier Art Contemporain. Plus d'une vingtaine d'artistes québécois et canadiens auront l'occasion de faire voir leur travail à Nîmes. De plus, l'AGAC a invité l'artiste Manon De Pauw à présenter son installation vidéo *Au travail*. On a pu voir l'œuvre en avril dernier à Montréal, au centre de diffusion d'art multidisciplinaire Dare-Dare. Cette participation fait partie d'un échange qui fait en sorte que l'AGAC accueillera à son Salon du printemps 2004 une dizaine de galeries du sud de la France. Cet événement aura lieu en mai prochain.

Pique-nique techno dans le Vieux-Montréal

(Le Devoir) — Aujourd'hui sa-

medi et pour une seule journée, l'événement Pique-nique, en art actuel, prend d'assaut l'espace commun. Une vingtaine d'artistes de Montréal et de Québec s'installeront dans la rue, dès 10h, dans le Vieux-Montréal, entre le boulevard Saint-Laurent et le musée Pointe-à-Callière. À sa quatrième édition, l'événement cherche à investir ce lieu public pour le transformer en espace de création, de diffusion et de discussion. «*Pique-nique ne favorise aucune forme d'expression ou de discours, sauf peut-être celui de l'incongru, du défi et du surprenant*», peut-on lire sur le communiqué de l'événement. Cette manifestation «*d'art actuel et de réappropriation de l'espace public*» aura lieu beau temps, mauvais temps.

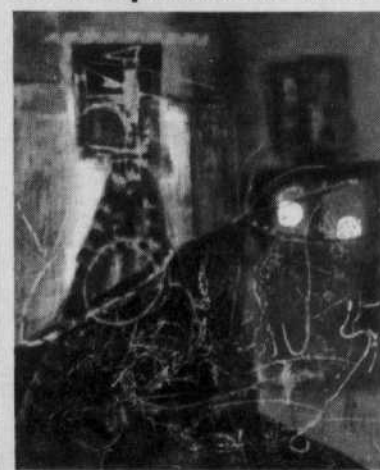
Une maison de la culture virtuelle et nomade

(Le Devoir) — Le terrain adjacent au 3748, Ontario Est, site de la future Maison de la culture Hochelaga-Maisonneuve, est l'objet d'une série d'interventions artistiques engagées du 12 au 20 septembre. L'artiste Gilles Bissonnet et la Galerie FMR organisent *L'Urbaine Urbaine II*, sur la future place Valois à Montréal. Des artistes occuperont une maison de la culture virtuelle et nomade, créée pour l'occasion. Ils proposent une réflexion sur l'urbanité afin d'évaluer le niveau de convivialité d'un espace public. A cet endroit très athermal, point chaud du développement du quartier Hochelaga-Maisonneuve, les artistes participants — Gilles Bissonnet, Johanne Chagnon, Pierre Crépeau, Farine orpheline cherche ailleurs meilleur, Benoit Fauteux, Paul Grégoire, Aude Moreau et Armand Vaillancourt — vont créer un espace public en transformant temporairement le terrain vague. Afin de diffuser ce projet à un large public, un site Internet informera le public sur la programmation et sur la nature des installations des artistes participants. Gilles Bissonnet, l'organisateur de l'événement, déplore «*la disproportion qui existe entre les sommes investies dans l'implantation de l'institution et les frais reliés à son fonctionnement par rapport aux cachets versés aux artistes sélectionnés, surtout en arts visuels. Nous déplorons également le fait que les artistes soient totalement exclus du processus de mise en place d'une maison de la culture mis à part du [programme du] 1 % qui est souvent vu et perçu comme un objet de décoration. Nous proposons une redéfinition complète de cette institution qui date des années 1980.*» Vernissage 12 septembre, à 17h. La place Valois est située à l'angle des rues Ontario et Valois, en face du 3765, Ontario Est.

Onirisme et orphisme

exposition
rétrospective de l'artisteGérald
Brault

du 17 septembre au 15 octobre 2003

Président d'honneur
Guido MolinariCommissaire
Madeleine Therriengesù (CENTRE DE
CRÉATIVITÉ

Ville de Montréal

Soirée littéraire : 24 septembre, 20h
avec les poètes Jacques Brault, Paul Chamberland,
Yves Préfontaine, Isabelle Courteau
et le guitariste Alexandre BraultConseil des Arts
du Canada1200, rue de Bleury (métro Place-des-Arts) tél. (514) 861-4378
visites libres du mar. - sam. de 12h à 18h et jusqu'à 20h les soirs de spectacles

GALERIE BERNARD

«Click-Clic»

photographie contemporaine

Mercredi 10 septembre au Samedi 4 octobre 2003

• Patrick Chénier • Lucien Lisabelle •
• Michelle Green-Echenberg •

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) (514) 277-0770

CIRCA

QUÉBEC / AUTRICHE

MIRIAM PRANTL
RUTH KNÜNZCHRISTIAN LUTZ
WOLFGANG HERBURGER

Commissaire : Mabod Fritsch

Du 13 septembre au 11 octobre 2003 — GALERIE I ET II

Vernissage le samedi 13 septembre 2003 de 15h à 18h

372, rue Sainte-Catherine Ouest # 444 Tél. : 393-8248
du mercredi au samedi de 12 h 00 à 17 h 30Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec
et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

jeunes peintures torontoises

NOUVEAU
MADE IN
TORONTO
ARRIVAGE

Galerie
Art Mûr
encadrements

5826, rue St-Hubert, Montréal, Qc H2S 2L7
(Métro Rosemont) Tél.: 514-933-0711

Invitation à découvrir la relève torontoise en peinture
J U S Q U ' A U 4 O C T O B R E 2 0 0 3

NATIONALE DU QUÉBEC www.bnquebec.ca
25 ans de livres d'artistes à l'Atelier Presse Papier

BIBLIOTHÈQUE

12 septembre au 18 octobre 2003
marché au samedi de 9h à 17h
17109, rue Saint-Denis, Montréal

EXPOSITION

SOUS LE
couvert
DES
mots
ET DES
images

Québec

Culture

HOMMAGE À ROBERT WOLFE



SOURCE GALERIE GRAFF

Peintre, graveur et dessinateur, Robert Wolfe a surtout été reconnu comme un coloriste d'importance, un artiste doué d'un sens de la couleur remarquable.

Robert Wolfe (1935-2003)

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

L'artiste Robert Wolfe, peintre, graveur et enseignant des arts, est décédé plus tôt cette semaine des suites d'un cancer. Agé de 68 ans, l'homme n'avait cessé de travailler dans son atelier de Saint-Jacques-le-Mineur. Depuis 1980, il exposait à la même galerie, Graff, rue Rachel, à laquelle il avait été associé depuis les débuts de cette fière institution.

Peintre, graveur et dessinateur; voilà, dans l'ordre, comment l'artiste aimait se définir. Même si sa galerie rappelait cette semaine, par voie de communiqué, que sa production était marquée par un abondant corpus de gravures et d'estampes, il a surtout été reconnu comme un coloriste d'importance, un peintre doué d'un sens de la couleur remarquable. Dans un

autre communiqué, la Bibliothèque nationale du Québec, qui travaillait de pair avec l'artiste à lui organiser une exposition rétrospective, ne retenait pas la force des mots en disant qu'il a été «un des créateurs les plus inspirants de la mouvance libérée qui a suivi la Révolution tranquille».

Habituellement plus modeste, le commentaire critique sur son œuvre mettait en relief la sensibilité de Wolfe. Ce peintre, a déjà écrit un critique, faisait partie de ceux qui ne «déçoivent pour ainsi dire jamais».

Le commissaire invité Laurier Lacroix prépare la rétrospective Wolfe qui se tiendra dans les nouveaux locaux de la Grande Bibliothèque à Montréal, au cours de l'année suivant l'ouverture de l'établissement.

Né en 1935 dans l'est de Montréal, Robert Wolfe y a étudié à l'École des beaux-arts et y est devenu pro-

fesseur après qu'il eut passé quelques années en France, et notamment à Paris, où il a effectué des stages de perfectionnement dans des ateliers de gravure reconnus. C'est d'ailleurs à Paris qu'il présentera sa première exposition solo en 1960.

Wolfe n'avait pas exposé en solo à Montréal depuis l'an 2000. Par contre, il est possible de voir une magnifique toile de Wolfe qui en témoigne, à Québec, au Musée de la civilisation, dans le cadre de l'exposition *Infiniment bleu*, jusqu'au début de septembre 2004. Ses œuvres se retrouvent dans plusieurs collections muséales et privées. Le Musée d'art contemporain de Montréal, le Musée des beaux-arts de Montréal, le Musée national des beaux-arts du Québec et le Musée des beaux-arts de l'Ontario, à Toronto, possèdent tous des œuvres de l'artiste.

Son histoire personnelle est indissociable de celle

de la galerie Graff. Wolfe est considéré d'ailleurs, aux côtés du fondateur de la galerie Graff, Pierre Ayot — un autre artiste disparu prématurément —, comme un des piliers de la galerie. Graff a commencé ses activités en 1966, sous le nom d'Atelier Libre 848, rue Marie-Anne. Wolfe a été de l'aventure de la rue Marie-Anne dans les années soixante et soixante-dix puis il prit part à celle de la galerie, rue Rachel, dès 1980. La galerie est «devenue rapidement et est demeurée le lieu de rencontre et de formation de générations de peintres qui étaient aussi des amoureux du papier, de ses déclinaisons en gravure et en dessins à partir des ateliers qui bruissaient à l'étage», peut-on lire encore dans les documents de la Grande Bibliothèque.

Il n'y a pas eu de cérémonie publique, à la demande de l'artiste. Ses amis lui diront adieu, réunis dans l'intimité de son atelier de Saint-Jacques-le-Mineur.

Du 3 septembre au 28 octobre 2003



LE MOIS DE
LA PHOTO
À MONTRÉAL

Le Mois de la Photo à Montréal

www.moisdelaphoto.com

maintenant.
images du temps présent

now.
images of present time

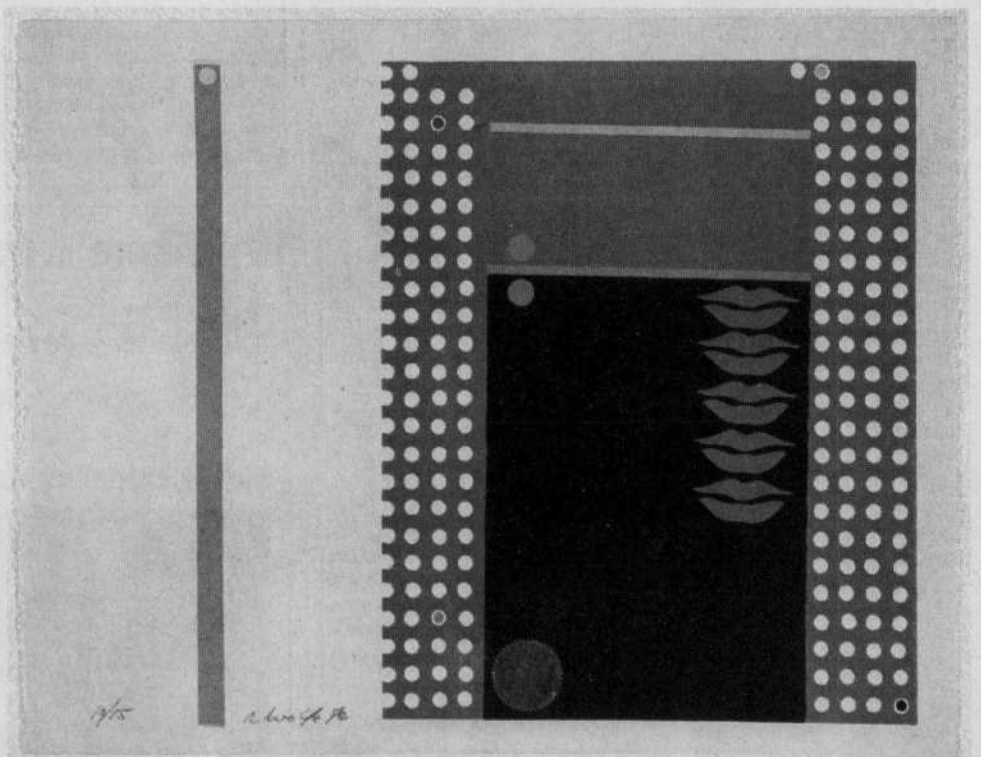


Colloque au Centre Canadien
d'Architecture

Le vendredi 19 septembre
de 13 h 30 à 17 h 00

1920, rue Baile, Montréal • Renseignements : (514) 939-7026

In memoriam



Robert Wolfe, *Sans titre*, 1970. Lithographie, 10/15. Musée des beaux-arts de Montréal. Achat, collection Sandy et Samuel Bronfman d'art canadien

ROBERT WOLFE

1935-2003



MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

Culture

HOMMAGE À ROBERT WOLFE

La joie de peindre

FRANCINE PAUL

Arrive à nouveau le moment où dix ans de présence quotidienne à l'atelier favorisent le recul, sollicitent une vue d'ensemble. Devant le visiteur, Robert Wolfe expose ses œuvres. Des peintures succèdent aux peintures, quelques dessins, tels un interstice, créent une pause. Le dévoilement se déroule selon un ordre chronologique qui rend manifeste un regroupement par séries. Des dates, peu d'insistance sur les titres et beaucoup de couleurs, de textures, quelques signes figuratifs, d'autres géométriques. De toute cette effervescence exulte une joie de peindre. Des œuvres à nous, les stimuli opèrent et la complicité s'installe. Le plaisir, au sens esthétique du terme, répond comme en écho, aux plaisirs du faire qui débordent avec générosité et exubérance des toiles et des papiers.

Premières impressions

La séduction de la couleur, la sensualité de la matière, l'aisance du geste déclinent de cent manières, tableau après tableau, comment l'œuvre peinte réussit à éveiller une réception remplie de «petites» sensations agréables, elle aussi. Cette affinité affective motive la façon dont le verbe peut prendre en charge ce qui se soutient de l'œil.

D'abord, il faut se rendre à l'évidence que de ces «petits» plaisirs de peinture émane une incontournable simplicité qui semble privilégier Wolfe de préférence aux bravoures de la peinture héroïque et à la grandiloquence du sublime. Cette simplicité sincère, ouverte aux «petites» émotions, paraît s'être construite patiemment, discrètement mais obstinément, à partir d'une attitude attentive, intuitive de l'artiste devant les possibilités immenses de la peinture. D'où, occasionnellement, ces fausses impressions de facilité laissées par une fréquentation rapide ou insensible et aveugle à toutes les émotions et stimulations contenues dans ses œuvres.

Il faut également retenir comme autre évidence que Wolfe est un peintre et non pas un artiste qui travaille laborieusement la peinture. Les œuvres présentées se développent lentement au fil des jours, chaque nouvelle intervention répond à ce que lui dicte sa passion pour la peinture. Cet amour consenti fait en sorte que disparaissent les repentirs, les doutes et que prennent le dessus de luxuriants espaces.

Ainsi avec Robert Wolfe, une partie du vocabulaire ou du moins des qualificatifs associés au «travail» de la peinture apparaît déplacée, caduque épistémologiquement, tant se ressent l'exaltation de la création. Le plaisir, le jeu, la simplicité s'opposent aux concepts de travail, d'acharnement, d'intellectualisation. Le labeur, la planification systématique, la stratégie sus-

citent apparemment chez lui peu d'attraits puisque la peinture se vit passionnément sans qu'un programme théorique n'altère l'énergie, la pulsion de peindre. Ayant dit cela, il faut craindre que ce parti pris émotif, avec ce qu'il contient de liberté, d'anticonformisme, ne colore négativement le jugement porté sur ses œuvres qui se composent en retrait des modes et en porte-faux aux pratiques savantes. Malgré sa non-adhésion aux conventions les plus facilement admises actuellement, sa peinture déborde d'affirmations plastiques patiemment élaborées, réfléchies.

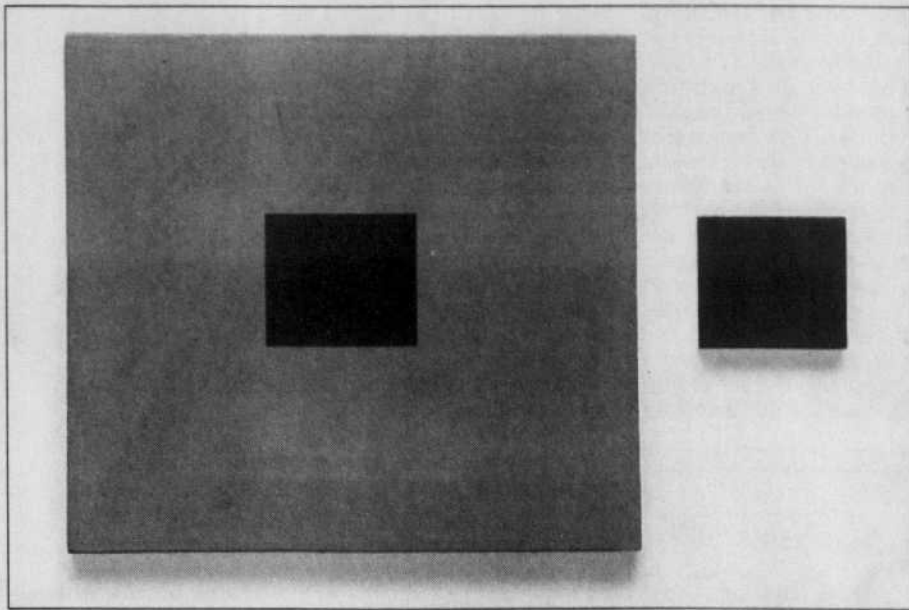
Sans fronde mais avec panache, ses espaces picturaux résolus et non improvisés échappent aux rets de la théorie moderniste et aux pièges potsmodernistes en partie parce qu'il connaît les enjeux ontologiques qui traversent l'histoire de l'art, l'histoire de la peinture.

Point chez lui de cette soumission académique aux canons perspectivistes, mimétiques, aux lois de l'équilibre, de la symétrie, de la juste proportion, de la planéité ou encore des rapports chromatiques. En fait, tout cela est le plus souvent derrière, enfoui dans la matière. Les contraintes de la figuration comme celles de l'abstraction font partie de l'expérience et ne sont pas représentées comme des solutions apportées à des problèmes. Elles constituent tout simplement son «habitus» de peintre sans pour autant devenir le noeud d'une stratégie picturale à argumenter.

Ses règles du jeu sont donc les siennes, dictées par une longue habitude de la peinture qui, aujourd'hui, se traduit par une compréhension viscérale du métier et se vit comme une compétence. Ainsi cette compétence qui a les apparences de la légèreté repose sur un «savoir-faire» et un «savoir-vivre» qui s'épanouissent depuis près de trente ans dans un atelier spacieux rempli des odeurs, des textures, des couleurs de la campagne environnante. S'y mêlent les ébauches, les œuvres réussies, l'expérience, les affects, la connaissance, l'aisance, la grâce.

Détours

Chez lui, l'option pour une démarche (in)soumise aux lois de la sensation, de l'intuition découle d'un élan. Mais un tel parti pris appelle un relais, s'appuie sur un choix consciemment consenti et toujours réaffirmé. Ce faisant, cette alliance entre l'intuition et la volonté réussit de manière personnelle et originale une union féconde entre le plaisir et la raison. Elle démontre également combien Robert Wolfe tient peu compte de ce clivage cartésien de l'esprit et du corps, préférant exploiter simultanément des fonctions cérébrales de moins en moins vues comme antinomiques. En effet, de récentes recherches permettent au neurobiologiste moléculaire et amateur d'art Jean-Pierre Changeux d'affirmer



SOURCE GALERIE GRAFF

Écho: brun rouge, 2001, acrylique sur toile et panneau, diptyque, de Robert Wolfe.

que «l'art exploite les prédispositions de notre cerveau à créer des "rapports" entre raison et plaisir, à mettre en harmonie, comme l'écrivait, Schiller, "les lois de la raison avec les intérêts des sens". L'art devient puissance d'unification».

Cette affirmation qui soutient scientifiquement la connexion du rationnel et de l'affectif dans le cerveau humain témoigne de l'actuel intérêt des sciences cognitives pour la compréhension de la création artistique et de sa réception.

Ce nouvel éclairage ne peut pas, du moins pour le moment, complètement jeter dans l'ombre ces habi-

tudes occidentales millénaires d'aborder les mondes de l'art par philosophes interposés. Et ce, d'autant moins que l'usage répété dans ce qui précède de certains termes, dont «plaisir», «intuition», «sensation», indique combien la pensée philosophique façonne encore nos rapports à l'art. Il appert donc qu'une brève incursion exploratoire de ce côté s'impose et aide à mieux cerner la pratique de Wolfe. Ainsi pour le terme «plaisir», ce dictionnaire nous apprend qu'Aristote associe le plaisir à la vision et que pour lui il existe un plaisir de voir qui ne résulte pas d'un manque préalable,

mais bien du plein exercice de la faculté de voir, ce dont témoigne le plaisir esthétique. Quant au terme «intuition», qui selon l'étymologie latine signifie «regard», il participe du sentiment («percevoir par les sens», page 328) et de la sensation. Cette dernière de nature éphémère, fugace et subjective, selon Platon, se trouve souvent définie comme «le rapport sensible au monde». Complexe et ambiguë, elle est ce «phénomène à la fois psychique et philosophique où se mêlent l'âme et le corps, le sujet et l'objet, l'extérieur et l'intérieur, la sensation apparaît ainsi comme le point de départ nécessai-

re à la théorie philosophique de la connaissance». Bien que sommaires, ces renvois présentent un premier intérêt puisque leur convergence vers le domaine des sens, et en particulier la vision, confirme combien les termes utilisés peuvent être à propos dans la connaissance des œuvres artistiques visuelles qui ont pour principal instrument l'œil. Leur second intérêt vient de cette relation de cause à effet qui lie sensation et connaissance, nous ramenant à notre point de départ, à ce moment où nos réactions sensorielles devant les peintures de Wolfe nous ont poussés à vouloir mieux décoder cette empathique correspondance de plaisir à plaisir. À cette indispensable approche sensitive doit maintenant s'ajouter des données descriptives plus factuelles qui favorisent un accès plus analytique à ses œuvres.

Le texte de Francine Paul est extrait du Catalogue Robert Wolfe, publié par les Éditions Graff en 1999.

1- Il est défini comme «sentiment de satisfaction désintéressée, éprouvé en présence de la beauté, qu'elle soit naturelle ou artistique». *Pratique de la philosophie de A à Z*, Paris, Hatier, 1994, p. 276.

2- Jean-Pierre Changeux, *Raison et plaisir*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1994, p. 25.

3- *Pratique de la philosophie de A à Z*, p. 276.

4- Op. cit., p. 326.

5- Ibid., p. 326.

Hommage à un artiste dont la présence fut marquante

Robert Wolfe
1935-2003

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

145, rue Wilfrid-Corbell, Joliette
(450) 756-0311
www.bw.qc.ca/musee.joliette

La galerie Graff veut rendre un vibrant hommage à Robert Wolfe (1935-2003), un ami et un des premiers artistes dont elle a présenté régulièrement les œuvres dès 1980. Son apport à l'art au Québec est inestimable. Nous l'en remercions.

galerie

Graff

963, rue Rachel Est, Montréal, Qc H2J 2J4
514.526.2616 • graff@videotron.ca
www.graff.ca
mer-ven 11h-18h sam 12h-17h

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC

REND HOMMAGE À ROBERT WOLFE,

GRAVEUR, PEINTRE, DESSINATEUR, UN DE CES ÊTRES DONT

LA RENCONTRE LAISSE DES TRACES, CAR ÉMANAIENT DE LUI UNE

FORCE ET UNE DOUCEUR ÉGALES À CELLES DE SON ŒUVRE.

INTENSE, ET SI CONTINUE.



On peut voir 114 estampes de Robert Wolfe diffusées dans la collection numérique de la BNQ (www.bnq.quebec.ca/estampes/accueil.htm), en attendant la rétrospective de son œuvre qui sera présentée dans la future salle d'exposition de la Grande Bibliothèque, au cours de l'année qui suivra son ouverture.

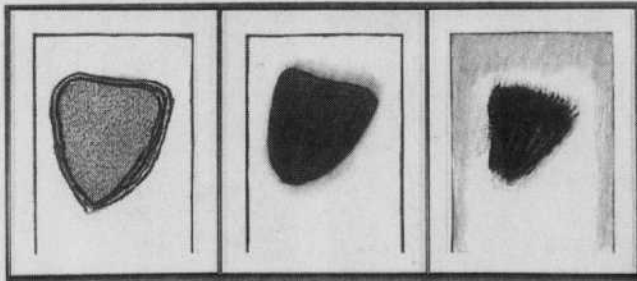
Bibliothèque nationale

Québec

Hommage à
Robert Wolfe

(1935-2003)

Le Musée national des beaux-arts du Québec rend hommage à Robert Wolfe dont l'œuvre, d'une très grande sensibilité, transcende la réalité temporelle.



Robert Wolfe, À son cœur, 1992. Graphite sur papier, 80,5 x 181,5 cm (ensemble).
Musée national des beaux-arts du Québec (collection Prêt d'œuvres d'art).

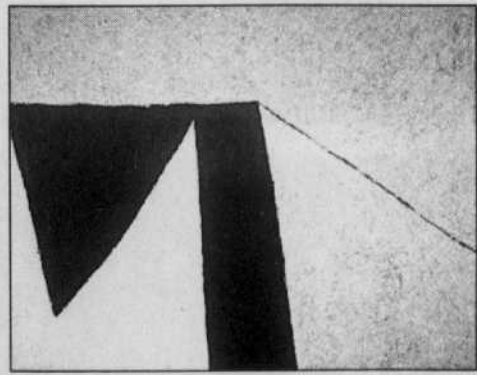
Musée national des beaux-arts du Québec

Québec

Le Musée national des beaux-arts du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Hommage
Robert Wolfe
(1935 - 2003)

Artiste peintre, graveur et pédagogue



Présence du noir, 1976, Acrylique sur toile, 50,9 x 66,1 cm

Ses œuvres ont su jouer la stabilité et l'instabilité dans un univers en perpétuel mouvement. Elles nous habiteront éternellement.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

Robert Wolfe,

«Peintre, graveur, dessinateur, grand magicien de la couleur, Robert Wolfe nous laissera un souvenir durable de générosité, artiste marquant de joie de vivre et du sens véritable du partage de l'art et de ses techniques.»

Helen Fotopoulos, membre du comité exécutif, responsable de la Culture et du Patrimoine

des arts visuels

à Montréal

Montréal

Culture

CINÉMA

Les collectionneuses

MARIÉES MAIS PAS TROP

Réalisation: Catherine Corsini.
Scénario: Philippe Blasband, Catherine Corsini, Christophe Morand. Avec Jane Birkin, Emilie Dequenne, Pierre Richard, Clovis Cornillac.
Image: Jeanne Lapoirie.
Montage: Yannick Kergoat.
Musique: Krishna Levy.
France-Belgique, 2003, 99 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Elle en avait sans doute assez de creuser ses souvenirs

d'adolescente torturée, au point d'ailleurs d'avoir fait souffrir inutilement Pascale Bussièrès et Emmanuelle Béart dans *La Répétition*. Plutôt que de s'étourdir à trop se prendre au sérieux, Catherine Corsini s'est réconciliée avec les exigences de la comédie et les caprices de la séduction. Elle l'avait d'ailleurs fait, avec un résultat inégal, dans *La Nouvelle Eve*, où Karin Viard s'épuisait à séduire un homme qui avait toutes les qualités, sauf celle d'être disponible.

Avec la complicité des scénaristes Christophe Morand et Philippe Blasband, ce dernier deve-

nu une valeur sûre du cinéma belge (il a écrit *Une liaison pornographique*, *Thomas est amoureux*, et réalisé *Un honnête commerçant*), Corsini se paie une fantaisie hitchcockienne où les crimes ont lieu entre la poire et le dessert, les meurtrières ne se camouflant que sous des tenues de soirée et derrière des lunettes Gucci. Et Jane Birkin s'amuse follement à imiter Grace Kelly dans *To Catch A Thief*, roulant au volant de sa décapotable avec la Côte d'Azur comme décor idyllique.

Difficile d'imaginer que l'ex-fan des sixties en soit rendue à jouer les grands-mères: Birkin s'acquiesce de cette tâche avec le sourire des collégiennes et l'assurance des pros. Sa Renée s'est farcie «une belle brochette de maris», selon sa petite-fille Laurence (Emilie Dequenne), récoltant après leur mort des héritages pour maintenir son train de vie princier. Laurence est heureuse de retrouver celle qui représente maintenant sa



SOURCE CHRISTAL FILMS

Dans un rôle somme toute accessoire, Pierre Richard (ici en compagnie d'Emilie Dequenne) n'hésite pas à en faire plus que moins, question de réveiller les souvenirs de ses meilleurs jours.

seule famille mais, tombant toujours amoureux du premier venu, elle en a beaucoup à apprendre de sa mémé mangeuse

d'hommes. Tandis qu'Alexis (Clovis Cornillac), un jeune assureur ambitieux qui a flairé l'arnaque, leur colle aux pattes, la jeune fille apprend les rudiments de la séduction lucrative. Les leçons seront pourtant interrompues, Renée ayant succombé au charme du fringant Maurice (Pierre Richard), forçant Laurence à se ranger à son tour. La parenthèse conjugale sera de courte durée.

Aussi essentiel et profond qu'un défilé de mode, pervers et prévisible comme un enterrement de vie de garçon, *Mariées mais pas trop* affiche sa superficialité de manière triomphale. S'attardant à choisir avec soin les guenilles de luxe, faisant virevolter ses personnages d'un hôtel chic à l'autre, Catherine Corsini joue à fond la carte glamour, mais ne jouant que celle-là.

Artifices insuffisants

Absorbée par ses séances de shopping, la réalisatrice a oublié qu'il fallait plus que réunir Birkin et Pierre Richard (leur dernier tandem au cinéma remonte à l'époque de *La moutarde me monte au nez...*) pour nous faire rire, et qu'une comédie dépourvue d'un scénario solide, c'est comme une top-modèle égarée sur le plateau d'une émission littéraire. Les artifices et les «dessous chics», comme le chantait la muse de Gainsbourg, ne suffisent plus pour camoufler les ratés de cette farce empruntant beaucoup à la comédie américaine façon Cukor ou Wilder sans véritablement en saisir la finesse et la légèreté.

Forcées parfois de débiter des dialogues du genre: «*Les gens naissent, les gens meurent, c'est ça, la démocratie*», Birkin et Dequenne semblent bien s'amuser, même si leurs aventures n'étonnent qu'elles-mêmes: au cinéma plus qu'ailleurs, les contraires s'attirent, c'est bien connu. Même dans un petit rôle somme toute accessoire, Pierre Richard n'hésite pas à en faire plus que moins, question de réveiller en nous les souvenirs de ses meilleurs jours. *Mariées mais pas trop* ne risque pas de faire dévier sa trajectoire solitaire. Et Catherine Corsini devra corriger le tir de son humour, tout comme de son regard.



SOURCE CHRISTAL FILMS

Aussi essentiel et profond qu'un défilé de mode, *Mariées mais pas trop* affiche sa superficialité de manière triomphale.

LES BORÉADES

Saison 2003-2004

Francis Colpron - directeur artistique

Ensemble de musique baroque sur instruments d'époque

EMPEINDSAMKEIT

26 SEPTEMBRE 2003 :: 20h00

Musique pré-romantique signée C.P.E. Bach avec Pablo Valetti, violon

Les Boréades sont heureux de participer aux Journées de la Culture en ouvrant les portes de la Chapelle pour une répétition publique, vendredi, le 26 septembre à 14h. Une période de questions sera dirigée par Francis Colpron. Veuillez noter que la Chaine culturelle sera présente lors de la répétition.

Ce programme fera l'objet d'un disque à paraître à l'hiver 2004.

LA ROME DES PRINCES

31 OCTOBRE 2003 :: 20h00

Concertos et sonates de Corelli, Scarlatti, Pasquini et Handel

MESLANGES HARMONIQUES

30 JANVIER 2004 :: 20h00

Danses, fantaisies et chansons aux instruments de Lejeune, Guéron, Du Caurroy et Prætorius

INVENZIONI STRAVALANTI

26 MARS 2004 :: 20h00

Canzonas, sonates et toccatas italiennes des débuts du Baroque

SOURIRE FRANÇAIS

21 MAI 2004 :: 20h00

Humour en musique: Mouret, Corrette et Racot de Granval avec Isabelle Desrochers, soprano et Daniel Thonon, vièle à roue

BILLET SIMPLE 23\$:: 18\$:: 12\$
ABONNEMENT OU PASSEPORT* 98\$:: 78\$:: 50\$
*Un passeport donne droit à cinq entrées de votre choix

Les concerts auront lieu à la Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours 400, rue St-Paul Est, Vieux-Montréal

Pour information et abonnement

LES BORÉADES DE MONTRÉAL

T: 514.634.1244 :: F: 514.634.1854

www.boreades.com :: info@boreades.com

LE DEVOIR

Ovarium

MARIE VERMETTE

SAO

Culturelle

93.5

LA LISTE

MUSICATION

Conseil des Arts du Canada

Conseil des arts et des lettres Québec

MUSIQUE

Au cœur de l'activité culturelle de Montréal

Pour un repas, un petit gueuleton ou un verre

LE CAFÉ DU NOUVEAU MONDE

Restaurant-bar-café-terrasse

ANGLE
SAINTE-CATHERINE
ET SAINT-URBAIN
DANS LE THÉÂTRE
DU NOUVEAU MONDE
RÉSERVATIONS
[514] 866.8669

Avez-vous du Vigneault chez vous?

★★★★

- La Presse

«Un travail délicat du vers»

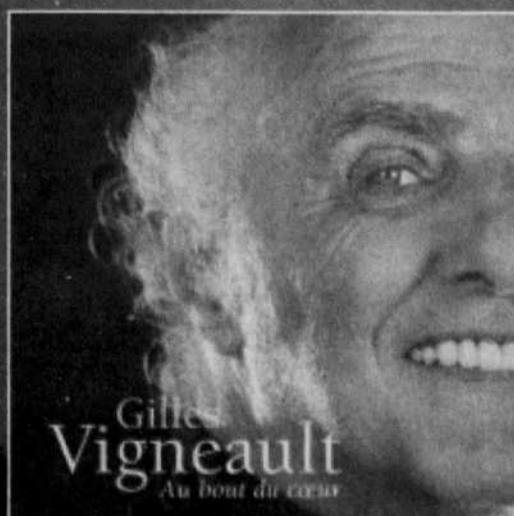
- Le Devoir

«Déjà un classique»

- SRC Montreal Ce soir

«Un poète, un philosophe en voie de disparition»

- CKAC



ALBUM DISPONIBLE MAINTENANT

SELECT
MUSICATION
SAO
LA LISTE
93.5
Ovarium
LE DEVOIR

© 2003 Gilles Vigneault. Tous droits réservés. L'album est disponible en format CD et cassette. L'album est distribué par SAO.

En spectacle au Théâtre Corona du 23 au 27 septembre à 20h

Billetterie: (514) 931-2088 ou
Admission: (514) 790-1245

RÉCITAL D'ORGUE

Organiste
M. VINCENT BOUCHER

Chapelle
des Frères Maristes
14, Chemin des Patriotes Est
St-Athanase
(autoroutes 10 et 35)

Dimanche
le 14 septembre à 20h 00

Entrée libre - Projection sur écran

Culture

CINÉMA

Salade parisienne en macédoine

C'EST LE BOUQUET!

Réalisation: Jeanne Labruno. Avec Sadrine Kiberlain, Jean-Pierre Darroussin, Dominique Blanc, Mathieu Amalric, Jean-Claude Brialy, Maurice Benichou, Hélène Lapiower, Dominique Besnehar, Richard Debuisne. Image: Christophe Pollock. Musique: Bruno Fontaine.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Selon l'état d'esprit du spectateur, *C'est le bouquet!*, de la Française Jeanne Labruno, lui paraîtra soit profondément irritant, soit amusant comme tout. La cinéaste de *Ça ira mieux demain* et de *Si je t'aime prends garde à toi* s'est offert une fantaisie amuse-gueule à travers un film qui joue à se jouer et repose sur des dialogues plus collés aux conventions du théâtre qu'à celles du cinéma, avec décors, costumes et mobiliers colorés ajoutant au côté artificiel de cette œuvre ludique.

Des conversations et situations absurdes seront à l'origine de chassés-croisés, tiroirs ouverts sur des moments de vie de plusieurs personnages captés au vol. Au centre de l'histoire, le couple formé par Sandrine Kiberlain et Jean-Pierre Darroussin, dont la vie, par un concours de circonstances, basculera en tous sens. Il perd son emploi après un coup de gueule au bureau. Elle reçoit un coup de fil d'un ancien prétendant. Un bouquet de fleurs circule d'un palier à l'autre à travers l'immeuble.

Madame croise un inconnu (Jean-Claude Brialy) qui monte une mystification. L'amant de l'inconnu (Dominique Besnehar) se fait passer pour son valet de pied. Ajoutez les manœuvres et combines de la collégue de monsieur (Dominique Banc) qui veut le réintégrer dans ses anciennes fonctions. Bref, la salade de saison parisienne en macédoine.

De bonnes réparties

Tout le film repose sur les réparties lancées comme des balles et sur la distanciation amusée des interprètes qui démontrent en clin d'œil que bien bête serait le spectateur qui y verrait autre chose qu'un jeu. Séduction des mots, ou irritation devant le caractère artificiel du projet tout entier? A chacun sa réaction épidermique. *C'est le bouquet!* constitue un exercice de style, vaudeville dans la lignée des pièces de Sacha Guitry mais en mode mineur, qui cabotine au détour. Le meilleur moment du film, et le plus drôle, est la rencontre entre la bourgeoise de gauche (Kiberlain) et le faux valet de pied (Besnehar) qui lui monte un délicieux bateau. Certains dialogues entre Darroussin et Kiberlain font moins mouche. Le résultat apparaît inégal. Ce film de verbe joue sur des hasards, des détournements de situations, glisse et dérape avec l'action et les décors, les objets se révèlent aussi bavards que les protagonistes. J'ai pris plaisir à goûter son sel absurde doublé d'un grain de folie, à savourer le pétilllement de cette fantaisie servie par une Jeanne Labruno qui verse ici dans la pure espièglerie.

NOIRET

«Au fil des ans, j'ai trouvé mon bonheur au cinéma, mais le contact avec le public me manquait»

SUITE DE LA PAGE E 2

tenté d'interpréter qu'en récitant par cœur. Le stress lié à la peur du trou de mémoire disparaît. On sert de passeur de la manière la plus simple et la plus honnête qui soit.»

Philippe Noiret a pigé dans la première partie des *Contemplations*, qui fait référence à un Hugo jeune, autant qu'à la deuxième, plus crépusculaire. «J'ai marché un peu à l'instinct, cherchant à diversifier le tir, choisissant des textes que je prendrais du plaisir à dire et le public à entendre. Certains poèmes font penser à la 5^e Symphonie de Beethoven, d'autres à une mélodie de Mozart.»

Ce qui devait être une simple lecture est devenu un spectacle-tournée qu'il a trimballé en France, en Italie, désormais au Québec. Il retournera ensuite lire Hugo en France, puis en Belgique et en Suisse. Ça lui plaît tellement, ces lectures de poésie, à Philippe Noiret, qu'il songe à monter un autre spectacle, sur des textes de Guillaume Apollinaire cette fois.

Le goût de la scène

Il y a deux ans, le comédien a fait un retour au théâtre après 34 ans d'absence, tant il avait été happé par le cinéma. C'était dans *L'Homme du hasard* de Yasmina Reza, un duo avec Catherine Rich au théâtre de l'Atelier à Paris. Il a

repris le goût à la scène, qui fut longtemps sa vraie école. Dans la troupe de Jean Villard dont il a fait partie durant sept ans, sa vocation était devenue passion, mais le grand écran s'était vite emparé de sa dégaîne bonhomme et de sa voix magnifique.

«Au fil des ans, j'ai trouvé mon bonheur au cinéma, mais le contact avec le public me manquait, confesse l'interprète. Le cinéma passe par la transmission des émotions. Le théâtre est porteur du verbe. Longtemps, j'ai été lié par des contrats de cinéma pour un an et demi, deux ans, même si j'essayais de garder une place à la chose inattendue, au projet amusant qui surgit sans crier gare. Faire de la scène paraissait difficile.»

Plus de 120 films plus tard, des comiques, des dramatiques, des classiques, des ratés, celui qui fut tout et son contraire, Alexandre le bienheureux et un flic ripoux, juge, meurtrier, amant vengeur, projectionniste amoureux de son métier et tout le reste, ne trouve pas que le cinéma français a évolué dans le bon sens. «Il y a des problèmes de financement, avec la crise de Canal plus. Les audiences ont baissé. Cela dit, des films français qui marchent, on en a encore beaucoup. Je crois en l'avenir mais, pour l'heure, on ressent une sorte de vide.»

Il vient quand même de tour-

ner *Les Ripoux 3*. On s'ennuie de ses grands rôles plus dramatiques. Lui affirme choisir à travers ce qu'on lui offre. «Ces derniers temps, on m'a surtout proposé des comédies, mais j'ai toujours alterné, changé de registre. C'est d'ailleurs ce qui m'amuse dans ce métier-là. Je me méfie des gens qui ne veulent faire que des chefs-d'œuvre. Ça m'apparaît bien prétentieux.»

Il ne s'est pas contenté de tourner pour des réalisateurs confirmés, mais a sauté souvent dans le train des cinéastes débutants. «J'ai été dans les premiers films de Vajda, Rappeneau et Tavernier, entre autres. C'est le cas aussi de Père et fils, dont le scénario m'a plu parce qu'il était proche des comédies tendres et amères à l'italienne. C'est un film sincère, sans prétention, une comédie populaire sympathique. Et puis, le tournage m'a entraîné au Québec, ce qui me permettait de découvrir Charlevoix que je ne connaissais pas du tout. Ça paraît un cliché de célébrer vos grands espaces, mais pour un Européen, l'immensité de vos paysages est un spectacle vraiment impressionnant. Jeune, j'allais beaucoup en tournée, au théâtre, puis au cabaret. Ça fait partie du métier d'être sans cesse en voyage même si, au fond, j'aime beaucoup le confort de ma vie à Paris et à la campagne.»

Des rouges jusqu'à Parizeau

IL ÉTAIT UNE FOIS...
LE QUÉBEC ROUGE

Réalisation: Marcel Simard. Documentaire. En programme double avec *Monsieur*, de Francine Pelletier. À Ex-Centris.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il était une fois... le Québec rouge en dit plus sur les gens qui n'y figurent pas que sur ceux qui ont accepté de collaborer au projet. Des dizaines de noms de personnalités en vue, marxistes-léninistes durant les années 70 au Québec, nous viennent en tête. La plupart d'entre eux ne figurent pas dans le documentaire. Le mouvement ML est devenu tellement tabou que le silence scelle les lèvres de bien des idéalistes d'hier qui prétendaient changer le monde dans un cadre impossible, et ont bien évidemment échoué.

Documentaire rempli de blancs donc, et d'absences remarquées; le courage de ceux qui ont accepté de parler de leur expérience est d'ailleurs salué d'entrée de jeu au début du film. «Quelques-uns ne voulaient pas ressasser le souvenir d'un échec qu'ils tentaient d'oublier. Certains avaient peur d'être ridiculisés. Pour d'autres, leur entourage actuel ne prêterait pas que ça se sache qu'ils avaient déjà été ML. Ils sont très peu à affirmer ne rien regretter. Le malaise est palpable», écrit Marcel Simard dans le dossier de presse pour expliquer bien des défections.

Au cours des années 70, le mouvement ML, d'ailleurs scindé en deux factions rivales, a attiré en son sein toute une jeunesse à peine émergée de l'eau bénite, infiltrant les syndicats, la CSN surtout, prenant son pied à l'université, dans certains hôpitaux aussi.

Au milieu de documents d'archives, les témoignages éclairent le jeu. Françoise David, Ariane Emond, Yves Chartrand, Lorraine Guay, Clément Cazalais, etc. Ils sont quelques-uns à avoir accepté de té-



Rassemblement du ML à Montréal dans les années 70.

moigner de l'embrigadement absurde qui fut le leur à travers ces mouvements. Des homosexuels étaient parfois forcés de se marier, des femmes à avorter, des héritages se voyaient remis au comité, comme dans une secte. Adieu loisirs et vie au coin du feu! Les moments libres n'étaient jamais libres, mais occupés à imprimer des tracts, à les faire circuler, petite ruche rouge jamais en repos. Le dogmatisme était la règle, plus stricte que dans un monastère. Norbert Rodrigue, ancien président de la CSN, viendra expliquer à quel point son syndicat était noyauté par les rouges.

L'aspect le plus intéressant de *Il était une fois... le Québec rouge* est le retour sur sa position anti-Parti québécois, classé bourgeois, l'appui au NON lors du référendum. C'est après ce référendum que les groupes ML ont éclaté. Certains laissent entendre qu'ils auraient été jusque-là infiltrés et même renforcés par le fédéral, trop heureux de diviser la gauche à travers eux.

Le documentaire de Marcel Simard, incomplet mais intéressant, aura du moins le mérite d'ouvrir la voie menant à un réexamen du phénomène occulté.

Monsieur

On aurait tort de comparer *Monsieur*, que Francine Pelletier consacre à Jacques Parizeau, au film *A hauteur d'homme* abordant la campagne de Bernard Landry, même si les deux documentaires s'éclairent l'un l'autre. Dans la vraie tradition du portrait, suivant Jacques Parizeau sur ses terres du Québec comme sur ses vignobles de France, le questionnaire assis sur une simple chaise, Francine Pelletier, pour la première fois cinéaste, essaie de percer un homme qui se dérobo souvent. C'est par ses silences que Jacques Parizeau se découvre, mais aussi à travers son orgueil blessé, têtu, comme ses peines refoulées mais ici palpables. Les blessures de celui qui se décrit comme un des hommes les plus insultés du Québec percent l'écran. Il y aura retour bien évidemment sur un certain discours référendaire, que l'homme refuse de renier, et qui est sa damnation. Dans ce portrait d'un être seul et buté, mais armé de convictions indéfectibles, qui a vécu le référendum comme un échec personnel, Monsieur y apparaît touchant de pudeur et de vanité.



Orchestre symphonique de Laval



Le piano prodigieux

Alain Lefèvre

Rachmaninov, Concerto pour piano N° 2 / Piano Concerto n° 2

Beethoven, Symphonie N° 5 / Symphony n° 5

Soliste / Soloist: Alain Lefèvre, piano

Chef / Conductor: Jean-François Rivest

Le mercredi 17 septembre 2003 à 20h / Wednesday, September 17, 2003 at 8:00 p.m. Salle André-Mathieu - 475, boul. de l'Avenir, Laval

MAHLER

2 symphonies! N° 1 et n° 4

Yannick Nézet-Séguin, chef / Karina Gauvin, soprano
22 septembre, 19 h 30Orchestre
Métropolitain
du Grand Montréal

Yannick Nézet-Séguin

Inspire inspirant
ABONNEZ-VOUS! 514 598 0870Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts
QuébecBillets en vente au 514 842 2112
et au www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245

www.osl.qc.ca Information: 450 978-3666 Billetterie: 450 667-2040 Admission: 514 790-1245

De rigueur
et d'audace

LES VIOLONS DU ROY

LA CHAPELLE DE QUÉBEC

Directeur artistique et musical: Bernard Labadie

Grande
Messe en doAprès le Requiem,
l'autre grand chef-d'œuvre sacré de MozartVendredi 26 septembre 2003 | 20h | Avec La Chapelle de Québec |
Salle Claude-Champagne, Université de Montréal | 220, av. Vincent D'Indy

Admission: 1 800 361-4595

Sandrine Piau, soprano - La grande Mozartienne de l'heure, pour la première fois à Québec! ■ Anita Krause, mezzo-soprano ■ John Tessier, ténor ■ Joshua Hopkins, baryton

W.A. MOZART ■ Symphonie n° 38 en ré majeur «Prague», K. 504 ■ Ah, lo previdi ■ Ruhe sanft, mein holdes Leben, extrait de Zaide ■ Messe en do mineur «La Grande»

Abonnez-vous et obtenez jusqu'à 30% de rabais! ■ Billetterie du Centre Pierre-Péladeau ■ 300, boul. de
Maisonnette Est, Montréal ■ (514) 987-6919 ■ Concerts, abonnements et privilèges des abonnés ■
Pour tout savoir sur la programmation ou l'abonnement et ses privilèges, demandez notre brochure ou (514) 987-6919
ou sans frais au 1 888 643-8131.

www.violonsduroy.com



Culture

CINÉMA

La nouvelle norme

VIVRE EN SOLO

Réalisation: Doïna Harap.
Image: Alberto Feio.
Musique: Robert Marcel Lepage.
Documentaire présenté
au Cinéma ONF,
du 12 au 21 septembre.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Ce documentaire québécois sur le célibat comme phénomène de société est signé Doïna Harap. Sous la formule des entretiens croisés, des hommes et des femmes commentent leur vie en solo, qu'ils ont choisie ou subie, selon chacun. S'il est un point commun entre les personnes interviewées, c'est celui de se sentir marginalisées, en dehors du moule officiel qui commande de vivre sinon en famille, du moins en couple.

Chacun et chacune y va de son petit témoignage, la quête de l'âme sœur n'ayant pas apporté ses fruits. Certains trouvent fort agréable cet état de vie et se construisent sur mesure un mode d'existence tissé de rapports émotifs qui n'impliquent pas la cohabitation. La plupart se résignent mal à la solitude. De Montréal à Paris, en passant par Vancouver et New York, les confidences affluent et les plus étonnantes sont celles venues d'un drôle de réseau de

femmes à Vancouver qui, sous le nom de «cougars», chassent le jeune mâle sur Internet à des fins purement sexuelles.

La nouveauté dans ce film, comme son aspect intéressant, c'est qu'il situe le phénomène dans une tendance de société et lui offre ainsi une perspective. Au XIX^e siècle, très rares étaient ceux et celles qui pouvaient se permettre de vivre seuls, car la dure quête pour la subsistance se jouait à plusieurs. Dans nos vies modernes, le choix devient possible et toute une machine de marketing s'est mise au service de cette clientèle. Au delà des témoignages, en général anecdotiques, c'est la réflexion de ceux qui ont interrogé le phénomène, Guy Corneau, Bernard Arcand et Jean-Claude Kaufmann surtout, qui captive.

Le tiers des habitants des grandes villes occidentales vivent désormais en solo, tendance accentuée dans les pays du Nord, plus faible au Sud. De plus, si bien des gens vivent en couple, ils devront se résoudre souvent à mourir seuls, lorsque leur conjoint les aura précédés dans la mort, sans trop pouvoir compter sur une progéniture désormais bien égoïste.

Le sociologue Kaufmann estime que ces nombreux célibataires sont en train, malgré eux, de changer la société, d'innover. «Le couple comme base, comme référence de la famille, est en train de disparaître aujourd'hui. De plus en plus, c'est l'individu qui se cherche qui est le point de départ, qui est la base. C'est le début de bien des bouleversements. Et de ce point de vue là, effectivement, ils [les solitaires] sont des innovateurs.» Il conclura d'ailleurs avec une certaine tristesse, tant ce constat implique l'échec d'une certaine paternité, que le nouveau pivot familial est constitué de la femme et de l'enfant.

Sans renouveler le genre du documentaire, *Vivre en solo* ouvre des pistes de réflexion davantage qu'il n'apporte de réponses, mais ce questionnement mérite qu'on s'y attarde, car il traite d'une marginalité en train de devenir, mine de rien, une nouvelle norme.



ALBERTO FEIO INFORMATION FILMS
Une soirée «cougar».

L'univers envahissant de la stupidité

STUPIDITY

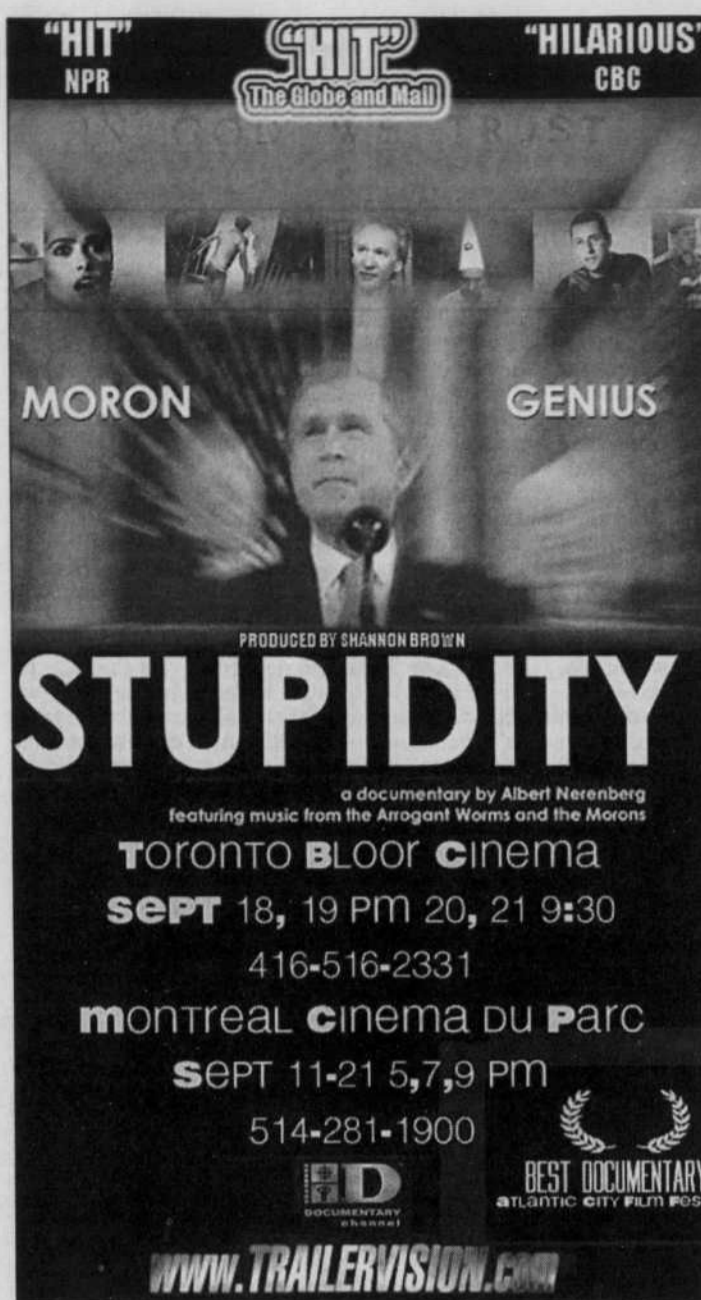
Réalisation et scénario:
Albert Nerenberg.
Avec Noam Chomsky, Bill
Maher, Russell Smith, Rick
Mercer, etc. Montage: Karen
Wolfe et Albert Nerenberg.
Musique: The Arrogant Worm,
The Morons. Canada, 2003,
75 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Si la stupidité était une ressource naturelle, celle-ci serait inépuisable, abondante, accessible et offerte à un coût dérisoire. Certains observateurs inquiets considèrent qu'elle gagne beaucoup de terrain par les temps qui courent, envahissant tous les écrans, célébrée comme une vertu cardinale et possédant une capacité remarquable de repousser les limites du bon goût, ou du simple gros bon sens.

Le journaliste et cinéaste Albert Nerenberg semble bien résolu à nous faire partager cette inquiétude mais évite d'adopter un ton sentencieux et d'afficher une mine déconfite. Dans *Stupidity*, un documentaire au rythme survolté et à l'humour contagieux, Nerenberg n'hésite pas à porter le bonnet d'âne, tout en ne se privant jamais de tirer sur tout ce qui bouge, y compris sur ceux qui ont accepté de nourrir sa réflexion, intellectuels, artistes et journalistes parfois pris en flagrant délit d'imbécillité passagère.

Alors qu'elle sévit partout, la stupidité apparaît comme l'ultime tabou, selon Nerenberg: à peine quelques livres — sérieux, précisons-le, car pour ce qui est de la recension des faits et gestes de la bêtise humaine... — sur le sujet, des «spécialistes» de la question quasi introuvables, et une tendance naturelle à s'accrocher les pires défauts, sauf celui d'être franchement et simplement stupide. Qu'à cela ne tienne, le cinéaste est parti à la recherche de ses origines, celles à travers les fameux tests pour délimiter le quotient intellectuel, et a tenté de trouver l'incarnation du plus petit dénominateur com-



mun. Les candidats, vous le devinez, se bousculent au portillon, mais Nerenberg nuance ses attaques et celles de ses interlocuteurs, dont Noam Chomsky.

Si tant de personnalités peuvent aspirer au titre, c'est que notre époque offre les condi-

tions favorables à l'instauration d'une dictature de la bêtise. Pour plusieurs, afficher son intelligence, ce n'est pas très «cool» et certains éprouvent même une grande fierté à clamer haut et fort leur ignorance. Ils bénéficient d'ailleurs des plus

imposantes tribunes pour le faire, encouragés par des citoyens qui, devant des ressources infinies de connaissances — à travers 500 chaînes de télévision, des millions de livres et de sites Internet —, préfèrent se rabattre sur la vulgarisation, mais surtout le vulgaire. Cette obsession de la simplification à outrance nous ramène tout droit, toujours selon Nerenberg, à une mentalité comparable à celle de l'homme des cavernes...

Tout mouvement, aussi stupide soit-il, a donc besoin d'un leader, et le cinéaste en dresse une liste... qui n'a rien d'exhaustif! Ayant déjà eu par le passé la bien mince satisfaction de casser du sucre sur le dos d'Adam Sandler, Nerenberg pensait faire de même, mais plusieurs observateurs de la scène culturelle attendent leurs jugements: sans aspirer à un prix Nobel, pour être aussi populaire, l'acteur n'est peut-être pas si con qu'on aimerait le croire. Même chose pour celui que plusieurs couronnent déjà comme le roi des «morons», George W. Bush. Comme par hasard, Michael Moore donne ici son point de vue! Si le président américain a visiblement des problèmes de dyslexie, rien ne freine ses ambitions guerrières, rien n'altère sa vision simpliste du monde.

F!ND

PROFITEZ DES FORFAITS FIND ET ÉCONOMISEZ JUSQU'À 50%

billetterie
Articulée MONUMENT-NATIONAL, 1182, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
INFO-DANSE (514) 844-2172 1 (866) 844-2172

LES MUST ABSOLUS! Place des Arts \ Salle Wilfrid-Pelletier \ Théâtre Maisonneuve
BATSHEVA DANCE COMPANY \ OHAD NAHARIN \ 2, 3 OCT
HOMMAGE À MARIE CHOUINARD \ COMPAGNIE MARIE CHOUINARD \ OSM
\ LE SACRE DU PRINTEMPS \ 5 OCT.
COMPAGNIE MARIE CHOUINARD \ ÉTUDE # 1 ET CHORALE \ 8, 9 OCT.
BALLET FRANKFURT \ WILLIAM FORSYTHE \ 10, 11 OCT.

LES INCLASSABLES Place des Arts \ Cinquième salle
RE.AL \ COMPANHIA JOAO FIADREIRO \ 3, 4 OCT.
ANTONY RIZZI \ 7 OCT.
SYSTÈME D \ DOMINIQUE PORTE \ 9, 10 OCT.
ASSOCIATION EDNA \ BORIS CHARMATZ \ 30 SEPT. > 12 OCT. \ SALLE G

LES GRANDS CRUS Usine C
DAMAGED GOODS \ MEG STUART \ 30 SEPT., 1, 2, 3 OCT.
MEG STUART \ 7 OCT.
JONATHAN BURROWS, MATTEO FARGION \ 5 OCT.
COMPAGNIE DE BRUNE \ LYNDY GAUDREAU \ 9, 10 OCT.

LES DÉCOUVERTES Agora de la danse \ Studio
KIDD PIVOT \ CRYSTAL PITE \ 1, 2 OCT.
S20 \ HIROAKI UMEDA \ 4, 5 OCT.
JONATHAN BURROWS, JAN RITSEMA \ 7, 8 OCT.
IMPURE COMPANY \ HOOMAN SHARIFI \ 10, 11 OCT.
Agora de la danse \ Tangente
LIA RODRIGUES COMPANHIA DE DANÇAS \ 1, 2, 3, 4 OCT.
CHORÉGRAPHE BALLET FRANKFURT \ A. BROWN \ C. PITE \ R. SIEGAL \ 7, 8 OCT.
MARTIN BÉLANGER \ 10, 11 OCT.

LES INDISPENSABLES
MANON FAIT DE LA DANSE \ MANON OLIGNY \ 4, 5 OCT. \ YMCA Centre-ville
LIVIA DAZA - PARIS \ 2, 3, 4, 9, 10, 11 OCT. \ Montréal, Arts interculturels (MAI)
BATTERY OPERA \ LEE SU-FEH \ DAVID MCINTOSH \ 9, 10, 11 OCT. \ Quartier Éphémère
LE CARRÉ DES LOMBES \ D. DESNOYERS \ 1 au 4, 8 au 11 OCT. \ Musée d'art contemporain de Montréal
JOCELYNE MONTPETIT DANSE \ J. MONTPETIT \ T. TAKAI \ 7, 8 OCT. \ Théâtre Outremont
TUSKEDANCE \ TAMMY FORSYTHE \ 1, 2, 3, 4, 5 OCT. \ Association portugaise du Canada (APC)

FIND | LAB
EMMANUEL JOUTHE \ 7, 8, 9, 10, 11 OCT. \ Georges Laoun Opticien \ LUCY BASTARD \ Laboratoire public
avec une vingtaine d'artistes en danse, performance, théâtre, art sonore \ 2, 3, 4, 5 oct. \ 17 h et 22 h \ SAT \ EXPOSITIONS \ INSTALLATIONS \ LAURENT GOLDRING \ 30 sept. > 12 oct. \ CDEX/UQAM, CARLOS AMORALES \ 27 sept. > 4 oct. \ Quartier Éphémère, ANTONY RIZZI \ 27 sept. > 11 oct. \ Agora de la danse \ LABORATOIRES DE DISCUSSION: PENDANT LA DURÉE DU FIND

11^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE NOUVELLE DANSE
30 SEPT. > 12 OCT. 2003 WWW.FIND-LAB.COM

DE LA DANSE À TOUT PRIX ET À TOUS LES PRIX!
ADMISSION (514) 790 1245 1 (800) 361 4595
WWW.ADMISSION.COM

Place des Arts (514) 842-2112 WWW.PDA.QC.CA



Culture

le cinéma

pour l'horaire complet, consultez L'AGENDA

eXCentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

Hémoglobine party

CABIN FEVER

Réalisation: Eli Roth. Scénario: Randy Pearlstein, Eli Roth. Avec Rider Strong, Jordan Ladd, Joey Kern, Cerina Vincent, James DeBello. Image: Scott Kevan. Montage: Ryan Folsey. Musique: Nathan Barr. États-Unis, 2002, 94 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Lors du dernier FFM, un cinéaste italien me confiait que la crise artistique du cinéma, dans son pays comme ailleurs, prenait souvent sa source dans la pauvreté des scénarios. Selon lui, les auteurs puiseraient surtout leur inspiration dans d'autres films, préférant se noyer dans les citations et les pâles copies plutôt que de humer le parfum du réel ou celui de la littérature.

Ses réflexions n'ont cessé de me traverser l'esprit pendant la projection de *Cabin Fever*, le premier long métrage d'Eli Roth. Le cinéaste ne camoufle pas dans son discours, et encore moins dans son film, le précieux héritage de ses maîtres, qui se nomment John Carpenter (*Halloween*, *The Thing*), Tobe Hooper (*The Texas Chainsaw Massacre*), Wes Craven (*A Nightmare...*) et Sam Raimi (*Evil Dead*). C'est pourquoi les amateurs de sensations fortes voudront vite aller se promener dans les bois avec cette bande de jeunes plus ou moins attardés, accrochés à leur bouteille de bière comme un enfant à son biberon.

Un chalet déglingué au milieu de la forêt, des histoires d'horreur autour d'un feu, des garçons avec le feu au derrière et des allumeuses maquillées au rouleau, voilà qui plante un décor chargé de codes familiaux et de repères «rassurants», sachant pertinemment que tout sera mis en œuvre pour nous faire sauter de notre siège. Et il faut reconnaître qu'Eli Roth y réussit parfois, l'élève appliqué reproduisant fidèlement les recettes composées des ingréd-

ients essentiels du suspense et ceux, sanguinolents, du gore.

Partis faire la fête, ces collégiens en liberté devront changer leur plan quand un homme couvert de sang et de plaies purulentes viendra implorer leur secours, frappé par une curieuse maladie. Davantage préoccupés par leur nombril, annonçant ainsi la parenthèse moraliste du film alors que l'on visait autrefois les relations sexuelles et la consommation de drogues, ils le chasseront violemment, n'ont sans l'avoir torturé et brûlé vif. Peu à peu, les trois garçons, dont un futur partisan d'Arnold Schwarzenegger comme gouverneur de la Californie tellement il est idiot, et les deux filles se livreront bataille car atteints du même mal qui viendra leur ronger la peau.

Dans ce catalogue de cadavres éventrés, de malades aux allures de zombies et de provinciaux aux mœurs inquiétantes, les poncifs de la peur déboulent au bon moment, provoquant une certaine tension sans pour autant nous éblouir au point d'y voir des effets d'une grande originalité. Au rayon des cris stridents, des blessures dégoûtantes et de quelques gestes cruels laissés dans le hors-champ pour stimuler un peu notre imagination, Eli Roth cherche sans doute moins à nous affoler qu'à nous prouver qu'il en est capable. Il affiche des prétentions cinéphiliques et une allure poseuse que n'avaient pas Daniel Myrick et Eduardo Sanchez, les deux brillants zigotos derrière *The Blair Witch Project*. Au fait, ces deux-là sont-ils eux aussi perdus dans les bois?

Les aventures des petits arrogants égocentriques de *Cabin Fever* risquent vite de se retrouver sur les tablettes des clubs vidéo et c'est sans doute là qu'ils rejoindront leur véritable public. Eli Roth en faisait partie il n'y a pas si longtemps: les zombies, les virus, les fabricants de prothèses et les maquilleurs excentriques ne manqueront pas de travail.



Les interprètes du film *Le Chignon d'Olga*, de Jérôme Bonnell, sont plutôt attachants, empêtrés dans leurs souffrances et leurs désirs confus tout en affichant une certaine légèreté.

Le petit cirque des amours passagères
Le jeune cinéaste Jérôme Bonnell signe une œuvre plus décorative que pertinente

LE CHIGNON D'OLGA

Réalisation et scénario: Jérôme Bonnell. Avec Hubert Benhamdine, Nathalie Boutefeu, Serge Riaboukine, Florence Loiret-Caille, Antoine Goldet. Image: Pascal Lagriffoul. France-Belgique. 2002, 96 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Sans nécessairement le pasticher ou s'en réclamer tel un disciple devant son mentor tout-puissant, il y a un peu de la finesse et de la jeunesse d'Eric Rohmer dans le premier long métrage de Jérôme Bonnell, *Le Chignon d'Olga*. Le titre de son film évoque d'ailleurs un fétichisme comparable à celui du diplomate en vacances fasciné par «le genou de Claire», dans le film du même nom.

Dans une ambiance calme de fin d'été, au milieu des paysages plats d'une province française désertée par ses habitants, pratiquement tous partis en vacances, les personnages du *Chignon d'Olga* traînent leur nonchalance comme une fatalité. Ils rêvent de fuir vers Paris ou de changer d'amant, broyant du noir à attendre quelques clients, s'abandonnant à des romances sans lendemain, verbalisant jusqu'à plus soif leurs hésitations, ça aussi tout à fait rohmérien...

Si cet environnement se révèle lumineux et paisible, cela n'a pas empêché la mort de laisser sa trace, tout particulièrement au centre d'une petite famille qui préfère se réfugier dans le silen-

ce, au point même où l'un d'entre eux, Julien (Hubert Benhamdine), a laissé tomber ses ambitions de pianiste. Lui et sa sœur Emma (Florence Loiret-Caille) ont perdu leur mère il y a presque un an. Ils vivent toujours

son copain, Alice se rapproche de Julien qui a découvert qu'Olga n'était pas la fille libre et idyllique qu'il imaginait.

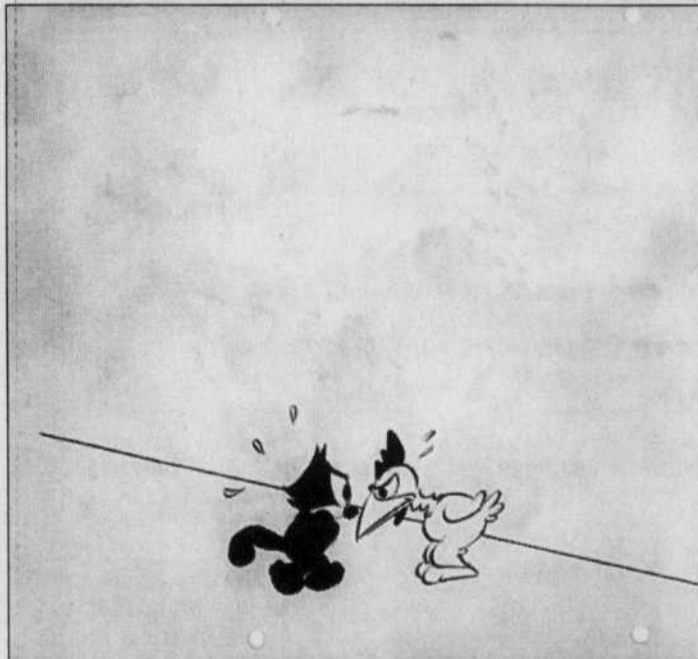
Il est beaucoup question de marivaudage dans *Le Chignon d'Olga*, mais derrière cette façade romantique, le cinéaste explore, à pas feutrés, la détresse intérieure de personnages marqués par le deuil d'un être cher. Leurs entreprises de séduction — hasardeuses et toutes vouées à l'échec — servent surtout de fuite en avant, accentuées par un climat mélancolique, une nostalgie pour l'enfance et les amours simples. Ce sont d'ailleurs les images récurrentes du *Cirque* de Charles Chaplin qui viennent le rappeler aux personnages.

Visiblement autobiographique sans aller jusqu'au bout de cette démarche toujours impudique, le cinéaste hésite à centrer le récit autour de Julien, son possible alter ego, s'égarant dans les

méandres d'intrigues familiales et sentimentales qui donnent au final un récit morcelé en incidents parfois anecdotiques. Il réussit par contre à bien illustrer la longueur d'une période de l'année où tout semble en état d'immobilité, accentuant ainsi le désœuvrement des personnages. Grâce au naturel des interprètes, ceux-ci sont plutôt attachants, empêtrés dans leurs souffrances et leurs désirs confus tout en affichant une certaine légèreté.

Le film n'est pas non plus exempt de ces gaucheries auteurs-acteurs auxquelles les jeunes cinéastes succombent parfois en voulant imiter leurs aînés. Prenant plaisir à parsemer le récit et le décor de citations et de noms d'écrivains, le tout fait chic mais s'avère plus décoratif que pertinent. Malgré quelques faux pas, le jeune cinéaste de 23 ans dévoile une maturité étonnante dans ce délicat et fragile *Chignon d'Olga*.

Un climat mélancolique, une nostalgie pour l'enfance et les amours simples



SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

Félix le Chat, par Raoul Barré

EN BREF

Découvrir l'œuvre de Raoul Barré

(Le Devoir) — Qui sait qu'un Montréalais, Raoul Barré, tint le crayon pour dessiner notamment le célèbre personnage de Félix le Chat? En vue d'une exposition consacrée à l'œuvre de Raoul Barré prévue au printemps 2004, la Cinémathèque québécoise est à la recherche de peintures, de dessins et de caricatures portant la griffe de cet artiste. Artiste polyvalent, globe-trotter imprévisible, Raoul Barré s'est illustré comme peintre et illustrateur au Québec et à Paris au tournant du XX^e siècle avant de devenir pionnier du cinéma d'animation à New York dans les années 1910. Veuillez communiquer avec Marco de Blois, à la Cinémathèque, au (514) 842-9763.

Bon voyage aux Oscars

(AFP) — Bon voyage de Jean-Paul Rappeneau, avec Gérard Depardieu et Isabelle Adjani, a été choisi pour représenter la France aux Oscars 2004, a annoncé le Centre national de la cinématographie (CNC). La 76^e cérémonie des Oscars aura lieu le 29 février 2004 au Théâtre Kodak de Hollywood. *Bon voyage* est la chronique d'un microcosme hétéroclite d'hommes politiques, de grands-bourgeois, de demi-mondaines,

★ CINÉMA ★
SEMAINE DU 13 AU 19 SEPTEMBRE 2003

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 14

dans L'AGENDA culturel

K.FILMS AMÉRIQUE - LES CINÉMAS NATIONAUX DE QUALITÉ - PRÉSENTE

Compétition officielle Festival de Rotterdam

Sélection - Festival des Films du Monde 2003

le chignon d'Olga
un film de Jérôme Bonnell

hubert benhamdine, nathalie boutefeu, florence loiret-caille, serge riaboukine

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN 12h30 - 14h50 - 17h10 - 19h30 - 21h50

PLUS DE 3 MILLIONS \$ AU BOX OFFICE ET ÇA CONTINUE!

Grand Gala Festival International du Film de Toronto 2003

BIENTÔT SUR LES ÉCRANS DE PLUS DE 30 PAYS DONT:

États-Unis, France, Italie, Angleterre, Espagne et Australie.

«JE N'AVAIS PAS RI AUTANT DEPUIS LONGTEMPS!»

Petite Héroïne, RADIO-ÉNERGIE

Mambo Italiano

CHIFFRE: DANIELE GAZDAREL & STEVE GALLICHO
MONTÉ PAR: ROBERT ROBERT DANIEL LOUIS
MONTÉ PAR: DANIELE GAZDAREL

À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE

FAMOUS PLAYERS ✓ PARISIEN ✓ CINÉPLEX ODÉON ✓ LABALLE (Place) ✓ VICTORIAVILLE ✓

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

FAMOUS PLAYERS ✓ PARAMOUNT ✓ HULL ✓

VERSION FRANÇAISE

POINTE-CLAIRE ✓ ST-BRUNO ✓

CINÉPLEX ODÉON ✓

LES CINÉMAS GUZZO ✓ DES SOURCES 10 ✓

SON DIGITAL

